

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-QUINZIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1901



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1901

DAI

Oblat de Ma

Il y a long
l'Athabaska-N
les intéressant
nous a apport

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 20 septembre 1901.

L'ANNE
plus
de l'
gouv
du district d'A
à l'Angleterr
sent ni le C
occuper sinon
merce lucratif
veur d'un bure
territoire.

Nous étions
Juges, ni en ré
sa guise. Le l
composaient to
faitement.

DANS LE HAUT-CANADA

Par Mgr GROUARD

Oblat de Marie, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie

Il y a longtemps que nous n'avons pas parlé de la mission de l'Athabaska-Mackenzie. Aussi sommes-nous heureux de publier les intéressantes nouvelles qu'une lettre récente de Mgr Grouard nous a apportées.

TRÉAL.

L'ANNÉE 1899 a vu se produire un événement de la plus haute importance pour le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. C'est le traité que le gouvernement canadien a conclu avec les Indiens du district d'Athabaska. Ce pays appartient nominale-ment à l'Angleterre et fait partie du Canada ; mais jusqu'à présent ni le Canada, ni l'Angleterre n'avaient daigné s'en occuper sinon pour en tirer les fourrures, objet d'un commerce lucratif. On ne nous avait même pas accordé la faveur d'un bureau de poste dans toute l'étendue de ce vaste territoire.

Nous étions à peu près comme les Juifs du temps des Juges, ni en république ni en monarchie, chacun agissant à sa guise. Le Décalogue et les commandements de l'Eglise composaient tout notre code de loi et nous suffisaient parfaitement.

Tout à coup la découverte des mines du Klondyke attire une foule énorme. Tout chemin conduit à Rome, dit-on ; beaucoup de gens pensèrent que cela devait s'entendre aussi du Klondyke et, l'année dernière, l'on vit des troupes nombreuses s'y rendre, les unes par le Mackenzie, les autres par la rivière de la Paix, d'autres enfin à travers les forêts. C'était une véritable invasion qui modifiait complètement l'état du pays, créait de nouvelles relations et forçait le gouvernement à intervenir.

* * *

Voici comment il est intervenu. Il a nommé une commission chargée de venir rencontrer les Indiens aux différents postes où ils ont coutume de se réunir et d'obtenir d'eux la cession de leur territoire au Canada en leur offrant en retour certaines compensations, pécuniaires et autres. L'affaire était sérieuse et le gouvernement d'Ottawa, pour en assurer le succès, crut prudent d'adjoindre à la Commission le R. P. Lacombe, ce vieux missionnaire si universellement connu et vénéré des blancs et des sauvages dans le nord-ouest canadien.

Nos tribus indiennes de l'Athabaska étant en grande majorité catholiques, la présence de ce prêtre vénérable devait certainement leur inspirer confiance et les disposer à écouter plus favorablement les propositions du gouvernement. De mon côté je fus heureux de cette nomination et j'y vit un gage des dispositions bienveillantes du pouvoir envers la religion. Je n'étais pas sans inquiétude en effet sur la tournure que les choses pouvaient prendre et sur l'avenir plus ou moins favorable qui serait fait à nos missions par la conclusion du traité. Car il nous faudrait désormais compter sur l'ingérence de l'administration civile dans une foule de questions que nous étions accoutumés à résoudre seuls. C'est pourquoi j'avais pris la résolution

de s
sister
donn
leur l
L'E
mier
dant
place
avec
baska
Sœur
tit L
voyag
La
carav
rier, q
garde
tout s
gnie d

Voic
claves,
et Sain
le for
Landin
A ce
mais la
tit Lac
barcati
Sœurs
sion.
Dept
ment à

de suivre partout les membres de la commission et d'assister aux délibérations préliminaires du traité, afin de donner au besoin quelques avis à nos chrétiens pour que leur liberté religieuse surtout fût respectée.

L'honorable M. David Laird, chef de la commission, premier lieutenant gouverneur du Nord-Ouest et surintendant des affaires indiennes, que j'allai visiter, m'offrit une place sur son bateau jusqu'au lac Athabaska. J'acceptai avec empressement et me rendis immédiatement à Athabaska-Landing, avec les Pères Husson, Calais et deux Sœurs de la Providence de Montréal, en route pour le Petit Lac des Esclaves, avec qui je devais continuer mon voyage.

La commission ne tarda pas à nous rejoindre. Nombreuse caravane : cinq commissaires, le R. P. Lacombe, un trésorier, quatre secrétaires, un docteur, quatorze soldats comme garde d'honneur, des gens de service, cuisiniers, etc., le tout sous la direction de M. Round, employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

* * *

Voici l'itinéraire qu'on devait suivre : Petit Lac des Esclaves, traverse de la rivière la Paix, les forts Dunvegan et Saint-Jean, le fort Vermillon, la petite Rivière Rouge et le fort Mac-Murray, le lac Wabaskaw, enfin Athabaska-Landing.

A ce dernier poste trois grands bateaux nous prendront ; mais la majeure partie des équipages devait venir du Petit Lac des Esclaves. De là également j'attendais une embarcation et des hommes pour remonter les Pères et les Sœurs qui m'accompagnaient, avec les bagages de la mission.

Depuis dix ans, nos transports se faisaient régulièrement à cette époque ; je pouvais donc compter qu'il en

serait de même, surtout cette année, et que nous partirions ensemble et voyagerions de conserve.

Le 8 juin est la date fixée pour le rendez-vous des sauvages du Petit Lac des Esclaves. Le mois est commencé et nous devrions déjà être en route. L'impatience règne dans le camp, les lunettes sont braquées vers le haut de la rivière d'où l'on croit à chaque moment voir venir les hommes attendus, mais personne ne paraît. Pourquoi ne viennent-ils pas ? qui les retient ? C'est la question que chacun se pose, et plus d'un répond que c'est un mauvais signe.

Le 3 juin, le gouverneur, lassé d'attendre, se décide à partir ; nos bateaux sont mal montés, il est vrai, nous irons plus lentement, mais au moins nous marcherons et nous rencontrerons plus tôt nos gens. Les provisions, les bagages remplissent les embarcations et les passagers ont de la peine à se caser au milieu de tous ces colis. Il m'en coûte de laisser les Pères et les Sœurs au Landing et eux aussi sont tristes de rester en arrière ; nous nous consolons dans l'espoir que les rameurs attendus viendront bientôt et qu'en forçant un peu, ils nous rattraperont en route.

Je leur dis au revoir et m'embarque avec le père Labombe sur le bateau du gouverneur, qui nous reçut et traita constamment avec la plus grande bienveillance et la plus délicate attention. Un détail qui a sa valeur : il n'a jamais oublié, durant ce long voyage, de m'inviter à chaque repas à réciter le *Benedicite* et les Grâces, quoiqu'il soit protestant.

* * *

L'eau est haute, le courant très fort, point de chemin de hâlage, cependant les quelques hommes que nous avons à notre service tirent leurs colliers, s'attèlent à la corde et nous voilà partis. Ils se fatiguent vite de hâler des bateaux si lourds. Ils se reposent en fumant leur pipe et se remet

tent en me
peine avon
nous camp
aussi le gui

Le lende
messe dan
deux memb
levons ensu
peu éloigné
Métis que le

Durant le
et amène la
veli sous ses
ner le réveil
un coup d'œ
tente en me

“ — Mons

Je suis vi
gens du Peti
aux nouveau
hélas ! aucu

Ce ne sont
ce sont de
le Klondyke
l'hiver une p
ils en ont lai
maladie et e
nés, épuisés.

Comme ils
nous donne

nouvelles qui

“ — Person

le gouvernem

On ne nous

notre position

tent en marche ; mais nous avançons à bien petits pas. A peine avons-nous franchi la distance de quatre milles que nous campons. De ce train-là nous n'arriverons jamais, aussi le guide s'occupe-t-il de trouver du renfort.

Le lendemain, dimanche, le P. Lacombe et moi disons la messe dans notre tente et les catholiques, parmi lesquels deux membres de la commission, viennent y assister. Nous levons ensuite le camp et nous nous rendons à un endroit peu éloigné où nous faisons halte pour attendre quatre Métis que le guide a trouvés au Landing.

Durant la nuit, le vent s'est mis à souffler du Nord-Ouest et amène la pluie ; le temps est froid et chacun reste enseveli sous ses couvertures, le clairon même s'abstint de sonner le réveil. Le P. Lacombe se lève cependant et va jeter un coup d'œil sur les environs. Il rentre bientôt dans notre tente en me criant :

“ — Monseigneur, voilà vos gens qui arrivent ! ”

Je suis vite debout et je cours à la côte pour y saluer nos gens du Petit Lac des Esclaves. M. Roundy est déjà et pose aux nouveaux arrivés maintes questions qui ne reçoivent, hélas ! aucune réponse satisfaisante.

Ce ne sont pas du tout les hommes que nous attendons ; ce sont de pauvres mineurs, partis l'année dernière pour le Klondyke ; ils n'ont pu y arriver, ils ont perdu durant l'hiver une partie de leurs compagnons morts du scorbut ; ils en ont laissé quelques-uns en chemin frappés de la même maladie et eux reviennent à grand'peine, découragés, ruinés, épuisés.

Comme ils ont passé par le Petit Lac des Esclaves, ils nous donnent quelques nouvelles, seulement ce sont des nouvelles qui ne nous font guère plaisir :

“ — Personne, disent-ils, ne vient vous chercher, ni pour le gouvernement, ni pour la mission. ”

On ne nous en dit pas plus long et nous sentons que notre position devient fort embarrassée. D'abord qui em-

pêche les gens de venir ? M. Round imagine qu'ils se sont mis en grève et qu'ils cherchent par ce moyen à faire augmenter leur salaire. D'autres pensent que la population est hostile au projet du gouvernement et qu'elle ne veut pas du traité ; c'est pourquoi on ne vient pas travailler dans les bateaux de la Commission.

* * *

La pluie continuait de tomber, le vent froid de souffler, et ce triste temps assombrissait les esprits. Il fallait pourtant aviser à nous tirer d'embarras. Renoncer à l'expédition, on ne devait pas y songer ; mais la poursuite dans les conditions où nous étions était à peu près impossible. Alors on fit appel à la bonne volonté des soldats et on leur demanda de hâler eux-mêmes leur bateau moyennant juste rétribution ; de cette manière les hommes déjà engagés suffiraient à la rigueur au service des autres bateaux.

La troupe consentit à se charger de cette corvée et l'on remit le départ au lendemain, car le temps demeurait toujours pluvieux.

* * *

Sur le soir, nous vîmes un canot remonter la rivière à force de rames et se diriger vers nous. C'était le P. Husson qui arrivait du Landing pour me consulter sur ce qu'il avait à faire. Lui aussi, voyant arriver la barge des mineurs, les avait pris pour les gens du Petit Lac des Esclaves si impatientement attendus ; mais son illusion avait été comme la nôtre promptement dissipée, et il ne savait que devenir avec le P. Calais et les deux pauvres Sœurs. Nous convinmes qu'il devait se procurer un bateau et engager des rameurs au fur et à mesure qu'il pourrait en trouver. Que s'il n'y réussissait pas, nous lui enverrions hommes et embarca-

tion aussitôt c
claves. Com
perspective n'

Le lendema
un ciel sans n

Les soldats,
le collier au c
sant bateau a
faisaient là, s
de chien. Voy
police montée,
darmierie à che
fringants, les v
chant pénible
barque contre
de place où m
la vase jusqu'a
tantôt ils marc
ils s'accrochent
pas glissants s

Les gens du
pénibles halag
mais pour de
décourager les
et abondantes
os et une foule
de mentionner,
voyage.

Ce ne fut qu
rivâmes au post
Mgr Clut, les l
Saint-Bernard, c

tion aussitôt que nous serions arrivés au Petit Lac des Esclaves. Comme vous le voyez, de l'un et de l'autre côté la perspective n'était pas brillante.

Le lendemain matin, 7 juin, le soleil se leva radieux dans un ciel sans nuage et notre caravane se remit en marche.

Les soldats, imitant les sauvages et les métis, se passèrent le collier au cou, s'attelèrent à la corde et hâlerent leur pesant bateau avec un courage vraiment admirable, car ils faisaient là, si vous me permettez le mot, un vrai métier de chien. Voyez ces hommes, appartenant au corps de la police montée, c'est-à-dire ce qu'on appelle en France la gendarmerie à cheval, accoutumés à caracoler sur des chevaux fringants, les voilà attelés comme des bêtes de somme, marchant péniblement le long de la rivière, traînant une lourde barque contre un fort courant, ne trouvant presque jamais de place où mettre un pied sûr. Tantôt, ils enfoncent dans la vase jusqu'aux genoux et ne s'en arrachent qu'avec peine, tantôt ils marchent dans l'eau jusqu'à la ceinture, plus loin ils s'accrochent aux branches de la côte pour affermir leurs pas glissants sur une pente humide.

Les gens du pays, accoutumés dès leur enfance à ces pénibles halages, ne s'étonnent point de toute ces misères, mais pour des hommes civilisés, il y a vraiment de quoi décourager les plus braves. Ajoutez à cela de fréquentes et abondantes pluies d'orage qui vous trempaient jusqu'aux os et une foule d'autres désagréments qu'il serait trop long de mentionner, et vous aurez une idée des difficultés de ce voyage.

* * *

Ce ne fut que le 19 juin dans l'après-midi, que nous arrivâmes au poste du Petit Lac des Esclaves. Nous saluons Mgr Clut, les Pères, les Frères et les Sœurs de la Mission Saint-Bernard, et nous nous réjouissons, après les ennuis

et les fatigues d'un si long trajet, de nous retrouver en famille.

La population nous fit également bon accueil. Il n'y avait point chez elle les sentiments hostiles qu'on lui supposait.

Pourquoi les gens n'étaient-ils pas venus au Landing chercher les membres de la Commission, comme on les avait demandés ! On répondit que le *bourgeois* de la Compagnie n'ayant pas reçu les ordres par la filière administrative, n'avait pas fait d'efforts sérieux pour engager les équipages réquisitionnés. Quant au bateau de la mission, les gens, craignant que le traité ne se fit durant leur absence, n'avaient pas voulu partir avant que les affaires fussent terminées.

* * *

Le 20 juin eut lieu la première séance générale des commissaires du gouvernement et des sauvages du pays. Une tente est dressée au milieu d'une vaste plaine. La troupe a repris son air martial et revêtu le costume de parade.

Au signal du clairon elle se rend aux abords de la tente et présente les armes aux membres de la Commission. J'accompagne le P. Lacombe et me tiens près de lui avec le P. Falher, de Saint-Bernard. Du côté opposé, trois ministres protestants de l'Eglise anglicane viennent aussi prendre place. Les sauvages s'assoient sur l'herbe de la prairie. Toute la population métisse et blanche les entoure. Le gouverneur expose les intentions du gouvernement, parmi lesquelles se trouve la promesse d'écoles pour l'instruction des enfants. " Les Indiens ne sont pas forcés d'accepter ses propositions. Qu'ils délibèrent entr'eux, qu'ils choisissent un chef et des conseillers chargés de parler au nom de tous. " Le discours est traduit par un bon interprète et, après quelques courtes réponses de deux ou trois des principaux sauvages, la séance est levée.

La promesse
ressait le plus.
seraient chargés

A la deuxième
chef et quatre
mandées et don
fort bien que ce
craignant de ne
s'engager dans
Quelques-uns é
auraient volenti
sormais chargé

de les payer enc
On arrive à la
clare, de nouve
des écoles seront
instruire les enf
Mustus, frère du

" — Fort bien
enfants soient i
genre d'institute
Prétend-il nous i
dra-t-il tenir con

Vous devinez
Prêtres catholiqu
oreilles.

L'honorable M
que l'intention du
de conscience :

" — Je vois i
des Eglises diffé

La promesse d'écoles était naturellement ce qui m'intéressait le plus. Que prétendait-on faire ? Quels maîtres en seraient chargés ? Quelle instruction y donneraient-ils.

* * *

A la deuxième séance, les sauvages reviennent avec un chef et quatre conseillers. Maintes explications furent demandées et données sur divers points du traité. On voyait fort bien que ces pauvres gens se tenaient sur la réserve, craignant de ne pas sauvegarder assez leur liberté et de s'engager dans des liens qu'ils ne pourraient plus briser. Quelques-uns émettaient des prétentions exorbitantes. Ils auraient volontiers stipulé que le gouvernement serait désormais chargé de les loger, de les vêtir, de les nourrir et de les payer encore par-dessus le marché.

On arrive à la question des écoles et le gouverneur déclare, de nouveau d'une manière vague et générale, que des écoles seront construites et des maîtres envoyés pour instruire les enfants. Alors un des conseillers, du nom de *Mustus*, frère du chef, se lève et prend la parole :

“ — Fort bien, dit-il, nous aussi nous désirons que nos enfants soient instruits, mais encore faut-il savoir quel genre d'instituteurs le gouvernement veut nous donner. Prétend-il nous imposer ceux qui lui plairont, ou bien voudra-t-il tenir compte de nos sentiments ? ”

Vous devinez l'intérêt que nous prenons à ces débats. Prêtres catholiques et ministres protestants dressent les oreilles.

L'honorable M. Laird se lève et déclare solennellement que l'intention du gouvernement est de respecter la liberté de conscience :

“ — Je vois ici, dit-il, des missionnaires représentant des Eglises différentes. Eh bien, je suis autorisé à vous

dire que le gouvernement vous donnera des maîtres d'école de la religion à laquelle vous appartenez. ”

Alors vous eussiez vu le brave conseiller qui avait posé la question, entraîné par un élan de joie et d'enthousiasme, battre des mains et se tournant vers le P. Falher, étendre vers lui le bras et l'index d'un mouvement rapide et énergique :

“ — Père, fit-il, c'est toi que nous choisissons pour notre maître ! ”

Et les sauvages de l'imiter, de battre des mains, de pointer leur doigt comme une flèche vers le Père et de répéter : “ Oui, oui, c'est toi que nous choisissons pour notre maître ! ”

A cette manifestation naïve et spontanée, le P. Falher tremble de surprise et d'émotion ; le cœur me bat de joie et d'un orgueil, je crois légitime, tandis que les ministres protestants demeurent atterrés et confus. Car à la face des représentants du gouvernement, devant la foule assemblée, la réunion la plus imposante qui se soit tenue dans ce pays, la voix du peuple a déclaré que le prêtre catholique est son guide et son pasteur. Dieu soit béni d'avoir donné à ces pauvres sauvages la grâce de faire une si éclatante profession de leur foi !

Après avoir attendu les assurances si formelles du gouverneur, en matière d'éducation, je ne craignais plus d'encourager nos Indiens à accepter le traité. Cependant, ils hésitaient encore. Le P. Lacombe prit la parole et leur démontra que leur intérêt bien compris était de profiter de l'occasion qui leur était offerte pour faire un pas décisif vers la civilisation et améliorer leur sort. L'effet de ce discours fut frappant, car presque tous se déclarèrent prêts

à souscrire et
main.

A la nuit to
camp des sa
ce qu'ils avai
lique. Il essay
venir sur ce q
en fut pour sa

La troisièm
définitive du t
d'opposition s
les choses tra
heureusement.
conseillers des
été proposé.

La procédur
vela sans varia
ka et produisit
cependant, un

Le chef cris
missionnaire et
s'est enfin conv
nent du mervei

“ Cet hiver,
d'un coup remp
d'abondantes la

“ Un jour, j'e
“ ne trouveras
“ Dieu ; mais,]

à souscrire au traité dont la signature aura lieu le lendemain.

A la nuit tombante, le Révérend de l'endroit se rendit au camp des sauvages et leur manifesta son indignation de ce qu'ils avaient si ostensiblement professé leur foi catholique. Il essaya, par promesses et menaces, de les faire revenir sur ce qu'ils avaient dit au sujet des écoles, mais il en fut pour sa peine.

* * *

La troisième séance où devait avoir lieu la conclusion définitive du traité fut des plus mouvementées. L'esprit d'opposition se ranima, les discussions recommencèrent, les choses traînèrent en longueur, mais aboutirent enfin heureusement. Commissaire du Gouvernement, chef et conseillers des Indiens, signèrent le contrat tel qu'il avait été proposé.

* * *

La procédure suivie au Petit Lac des Esclaves se renouvela sans variation sérieuse aux autres postes de l'Athabaska et produisit le même résultat. A la Petite Rivière Rouge, cependant, un incident mérite d'être mentionné.

Le chef cris de l'endroit, longtemps rebelle à la voix du missionnaire et fortement attaché à ses vieilles superstitions, s'est enfin converti et cela dans des circonstances qui tiennent du merveilleux.

" Cet hiver, m'a-t-il raconté lui-même, je me sentis tout d'un coup rempli d'une grande tristesse, je versais souvent d'abondantes larmes, je ne savais que devenir.

" Un jour, j'entendis une voix d'en haut me dire : " Tu ne trouveras le bonheur qu'en Dieu, dans la vision de Dieu ; mais, pour voir Dieu, il faut embrasser sa loi. "

Cette voix céleste l'instruisit des devoirs prescrits par le Décalogue : " Tu ne voleras point, tu ne sera pas impudique, tu ne sera point colère, etc. " Ces communications mystérieuses durèrent assez longtemps et lui inspirèrent la résolution d'embrasser notre religion. Il savait lire les livres écrits dans sa langue en caractères syllabiques, et il avait dans sa loge notre Manuel de prières et un autre que le ministre protestant lui avait donné. La voix céleste lui commanda d'ouvrir un livre : " A la première page, lui dit-elle, tu trouveras mon nom." Il met la main sur le livre protestant. " Pas celui-là ", lui dit la voix. Il prend donc le livre catholique, l'ouvre, et ses yeux tombent sur ces vers du cantique : *Ayamihe saskamum.*

Jesus ka ki ojittat.

Aussi, quand le P. Dupin vint ce printemps donner la mission, s'empressa-t-il de lui demander le saint baptême et il est maintenant un chrétien fervent.

Mais voilà que, dans sa ferveur de néophyte, la question du traité vient le troubler et lui donne d'étranges scrupules. Le Père lui annonce que je me trouverai probablement avec les membres de la commission, alors, le brave homme veut absolument me consulter et ne se conduire que d'après mes avis.

Quand nous arrivâmes à ce poste, les commissaires furent obligés d'attendre que j'eusse résolu le cas de conscience du chef. Car c'était un cas de conscience d'un nouveau genre qu'il y avait à résoudre.

Ecoutez plutôt comme il m'exposa lui-même son embarras :

" — Le gouvernement vient nous proposer d'acheter notre pays (c'est l'expression employée par les sauvages pour désigner le traité dont il est question) et il nous offre une somme d'argent en retour. Or, moi, je n'ai pas fait ce pays, c'est le bon Dieu qui a créé le ciel et la terre et il en est le

seul maître
je me rend
une chose

N'était
la part
gent offert
dommages
du traité,
le pays et
ours, car il
la chasse
vait donc
lait lui faire
là comment
d'avoir fait
missaires à

Au lac A
cultés. Nos
pules, com
mandent sa
recevoir et
sont, au de
tiens.

Au Fort
passage et d
nie de la be
achevée, elle
foule n'aurai
Castors ont t
sion de leur
avait reçu ap
comme du re

seul maître. Donc, si je reçois l'argent qu'on nous apporte, je me rendrai coupable de vol, puisque je serai censé vendre une chose qui ne m'appartient pas."

N'était-ce pas là une grande délicatesse de conscience de la part d'un sauvage? Je lui fis comprendre que cet argent offert par le gouvernement était une compensation des dommages que lui et les siens pourraient subir par suite du traité, car des Blancs viendront peut-être s'établir dans le pays et le défricher; les animaux des forêts; orignaux, ours, caribous, castors, etc., diminueront sensiblement, et la chasse ne sera pas si abondante que par le passé. Il pouvait donc sans scrupule accepter les propositions qu'on allait lui faire. Il suivit mon conseil et signa le traité. Et voilà comment le gouvernement du Canada doit me savoir gré d'avoir facilité par mon intervention le travail de ses commissaires à la Petite Rivière Rouge!

* * *

Au lac Athabaska, l'acceptation du traité se fit sans difficultés. Nos Montagnais ne sont pas gens à avoir des scrupules, comme le chef cris dont je viens de parler! Ils demandent sans cesse, ont toujours les mains ouvertes pour recevoir et trouvent qu'on ne leur donne jamais assez; ce sont, au demeurant, de fort braves gens et de bons chrétiens.

Au Fort Vermillon, le R. P. Joussard profita de mon passage et de la réunion des Indiens pour faire la cérémonie de la bénédiction de la nouvelle église. Quoique non achevée, elle devait être ouverte à cette occasion, car la foule n'aurait pu trouver place dans la vieille. Nos pauvres Castors ont témoigné devant les membres de la Commission de leur attachement à la foi catholique. Leur chef avait reçu après la signature du traité, un drapeau anglais comme du reste tous les autres chefs. Eh bien, le premier

usage qu'il en fit fut de le déployer à la tête de ses gens, qu'il amena en corps à la mission pour assister à la messe.

On me fit là des instances si pressantes pour avoir un couvent de religieuses chargées d'élever les enfants que je n'ai pu y résister. J'ai donc promis que je demanderais des Sœurs qui, j'espère, ne tarderont pas à venir.

* * *

Chemin faisant, j'invitai les commissaires du gouvernement à visiter nos établissements, surtout nos écoles. A Saint-Bernard du Petit-Lac des Esclaves, par exemple, ils trouvèrent à la mission, sous la conduite des sœurs de la Providence de Montréal, une centaine d'enfants fort bien tenus qui leur débitèrent de beaux discours en français et en anglais. A la mission Saint-Augustin, ils rencontrèrent des religieuses de la même Congrégation, arrivées l'année dernière seulement, et dont l'œuvre est moins développée sans doute, mais dont la présence a déjà porté d'heureux fruits. A Athabaska, l'école des sœurs Grises de Montréal avec leurs soixante enfants, les remplit d'étonnement. Ils croyaient venir dans une contrée barbare et partout où ils passèrent, ils virent que l'Eglise catholique avait depuis longtemps pris possession du pays, converti les indigènes, établi des couvents et des écoles. Ils peuvent conclure de là que l'Eglise est la mère de la vraie civilisation et du vrai progrès.

SOUV

Ancien a

Encore un
lecteurs tant
tion et, sans
l'excellent mi

Destination
no 1 et J
flotte

DEPUIS
sémi
mes
occid
l'ardeur naïve
de signer sa
"C'est un beau

SOUVENIRS FRANCO-TONKINOIS

1879-1886

PAR UN MISSIONNAIRE

*Ancien aumônier des hôpitaux de Nam-Dinh et d'Hanoi
pendant la guerre du Tonkin*

Encore un récit du P. Girod ! Ce nom, qui rappellera à nos lecteurs tant de pages exquises, nous dispense de toute présentation et, sans plus ample préambule, nous donnons la parole à l'excellent missionnaire.

I

**Destination pour le Tonkin. — Dieu et patrie. — Le
no 1 et le pantalon rouge. — Aumônier de la
flotte du missionnaire. — Embarquons !**

DEPUIS que, dans la grande salle des exercices du séminaire des Missions Etrangères, j'avais reçu de mes supérieurs ma destination pour le Tonkin occidental, je me préparais au départ avec toute l'ardeur naïve d'un jeune engagé volontaire à qui l'on vient de signer sa feuille de route pour un régiment de marche " C'est un beau jour, a dit Lacordaire, que celui où, parvenu

à mi-chemin de la vie, tout voile levé, toutes incertitudes déposées, le front serein et le cœur à l'aise, l'homme a le secret de Dieu sur lui et asseoit sa tente où il achèvera de vivre."

Ma tente, une tente mobile du reste, il fallait encore traverser les mers pour aller là-bas la planter à 3,000 lieues de France ; mais j'étais fixé, je savais que ce serait sur un glorieux champ de bataille et de labeurs, dans l'une des plus belles missions du monde, riche de souvenirs et plus encore en espérances !. . N'ayant au cœur que l'amour de Dieu et de mon pays, je me plaisais déjà, dans ma vieille chambre du séminaire de la rue du Bac construit par Louis XIX, à rêver que bientôt cette lointaine contrée d'Extrême-Orient, qui avait jadis entendu la voix apostolique du P. de Rhodes et aux yeux de laquelle l'héroïque Francis Garnier venait naguère de montrer si fièrement les trois couleurs, verrait bientôt le triomphe définitif de l'Évangile et de la seule vraie civilisation sous la protection de la chevaleresque épée de la France.

Si, dans la giberne de tout soldat français, il y avait autrefois le bâton de maréchal, on peut bien dire sans forfanterie que, sous la soutane de tout missionnaire, bat un cœur qui sent que la France, fille aînée de l'Église, est la plus belle des patries de la terre et qu'il fait bon se dévouer et mourir pour elle puisque sa cause n'est jamais séparée de celle de Dieu. — Catholique et Français, toujours !

Pour moi, cet idéal s'était profondément ancré dans mon esprit, surtout depuis que le numéro 1, sorti de l'urne nationale du tirage au sort, m'avait pour ainsi dire indiqué mon chemin de Damas du côté de la marine.

" — Aumônier de la Flotte, m'avait dit un brave oncle d'officier en retraite, jolie situation, sais-tu ? ça pourrait te mener loin . . . "

Déjà, l'année précédente, lors de mon entrée au Grand

Séminaire, 1
dans les glor
de balles à G

Or donc, un
ma petite cel
en réfléchissa
de Dieu, je m
" Aumônier
riche solde, e
pas ?.. tout c
tent de moi-m
temps de guer
moins que, en
un peu la lang
nos chers miss
âme infidèle !.
Xavier ! . . . "

Je tombai à
minutes après,
résolution . . .
écartée m'avait
gratias !

Et voilà com
j'étais allé à la
j'étais désigné
aumônier au lie
Mais de ce tra
Tonkin. Il faut
aux lecteurs un
Tonkin. Cepend
à pas de géant,
principales étape

Séminaire, ma première culotte cléricale avait été taillée dans les glorieux débris d'un vieux pantalon rouge troué de balles à Gravelotte. — Tout à fait suggestif.

* * *

Or donc, un beau soir d'hiver 1876, au coin du feu, dans ma petite cellule du Grand Séminaire de Lons-le-Saunier, en réfléchissant très sérieusement à l'avenir sous le regard de Dieu, je m'étais répété :

“ Aumônier de marine . . jolie situation . . beaux voyages, riche solde, et pour retraite un évêché . . Tiens, pourquoi pas ? . . tout comme un autre ! ” Et aussitôt j'étais mécontent de moi-même et me demandais : “ *Quid Prodest ?* En temps de guerre, oui ; mais en temps de paix ? calme plat . . . à moins que, en station à Saïgon, par exemple, je n'apprenne un peu la langue annamite pour donner un coup de main à nos chers missionnaires . . Baptiser un païen ! . . sauver une âme infidèle ! . . marcher sur les traces de saint François Xavier ! . . . ”

Je tombai à genoux aux pieds de mon crucifix . . . Cinq minutes après, je me relevais missionnaire de désir et de résolution . . . Jusque-là, cette perspective plusieurs fois écartée m'avait toujours fait peur . . . *Gratia Dei ! Deo gratias !*

Et voilà comment du Grand Séminaire de Lons-le-Saunier j'étais allé à la rue du Bac, où, après un an de probation, j'étais désigné pour le Tonkin. Et me voici missionnaire aumônier au lieu d'être aumônier missionnaire ! . . .

Mais de ce train *confidentiel*, nous n'arrivons pas vite au Tonkin. Il faut donc changer d'allure et ne pas resservir aux lecteurs un complet *Journal de voyage de Paris au Tonkin*. Cependant, comme je n'ai pas l'habitude de marcher à pas de géant, je jalonnerai à grands traits de plume les principales étapes de la route.

II

**Naples et la Grèce. — Souvenirs chrétiens. — Port-Saïd
et le canal de Suez. — Une messe à bord. —
Caravane**

Embarquement à Marseille, à bord du *Yang Tsé*, le 20 avril 1879. Journée point banale du tout, je vous prie de croire, pour les douze jeunes missionnaires qui, debout à babord, la tête découverte et la voix émue, disaient leurs adieux aux rives de la douce France et envoyaient à Notre-Dame-de-la-Garde leur *Ave Maris Stella* de partants pour la vie. Suffit : Dieu l'a voulu ! Les partants sont partis. En avant pour le Christ et l'Évangile ! — Vogue la galère !

Dirai-je pour mémoire le mal de mer et le réalisme de la nostalgie terrestre qu'il inspire ? — Chanterai-je Naples la délicieuse se baignant dans les eaux bleues, sous les regards courroucés du vieux Vésuve aux flancs noirs ; l'admirable spectacle du détroit de Messine doré par les feux du soleil qui lève sa tête victorieuse au-dessus des monts de la Calabre ? . . Non, mais pendant que le bateau file, file toujours plus loin de France, le soir, accoudé sur le bastingage du pont, le chapelet à la main, les yeux au ciel, où brillent des milliers d'étoiles, je laisserai mon cœur s'envoler vers le foyer paternel et vers le grand Dieu, créateur de la terre et des mers. . . Oh ! que c'est beau ! . . il faut l'avoir senti pour le comprendre.

Par un reste de platonique respect pour l'histoire ancienne, je désirais vivement apercevoir les côtes du Péloponèse, rien que la pointe du cap Matapan. . . Matapan, nom moderne et barbare, qui peut avoir détrôné un beau nom grec, s'harmonisant avec la lyre d'Orphée, mais qui n'en produi-

sait pas moins
que roulement
sincèrement d
Léonidas.

Moins dés

mais, maintenai
face de la Grèce
qués ne m'empé
fond de ma cal
fait missionnair
Du reste, si les
ranée n'en donn
n'y peut faire
Pierre et Paul, s
les chevaliers de
Alger ! — Et Ro
donner leur fils
mers. N'est-ce pa
monde par l'Eva
exécuter le gra
Suez ? L'homme

Le 25 avril, fêt
la Sainte Messe.
drale une cabine,
malles, deux ciery
du crucifix ; pour
et prosternés. Le
religieux de l'org
extérieur ouvert, il
fois sainte dont le

sait pas moins sur mes oreilles d'enfants, l'effet du magnifique roulement du tambour. En cinquième, je regrettais bien sincèrement de n'avoir pas vécu au temps fameux de Léonidas.

Moins désireux de paix qu'amoureux des combats,

mais, maintenant *avacuavi quæ erant paries parvuli* et en face de la Grèce, les lauriers de tous les héros grecs syndiqués ne m'empêcheront pas de dormir tranquillement au fond de ma cabine, en remerciant le bon Dieu de m'avoir fait missionnaire apostolique au Tonkin Occidental.

Du reste, si les souvenirs sont la vie du cœur, la Méditerranée n'en donne-t-elle pas de grands et de chrétiens ? On n'y peut faire un pas sans y trouver son Dieu, les apôtres Pierre et Paul, saint Lazare et ses deux sœurs, les Croisés, les chevaliers de Rhodes et ceux de Malte, Lépante, Navarin, Alger ! — Et Rome et la France sont toujours là, prêtes à donner leur fils par la croisade apostolique au-delà des mers. N'est-ce pas pour faciliter cette conquête pacifique du monde par l'Évangile que la Providence a inspiré et fait exécuter le grand travail du percement de l'isthme de Suez ? L'homme s'agite et Dieu le mène.

* * *

Le 25 avril, fête de saint Marc, j'ai le bonheur de célébrer la Sainte Messe, entre la Crète et Alexandrie. Pour cathédrale une cabine, pour autel une planche posée sur des malles, deux cierges à lumière tremblante de chaque côté du crucifix ; pour assistance quelques confrères recueillis et prosternés. Le bruit des vagues remplace le chant religieux de l'orgue et le soleil pénétrant par le sabord extérieur ouvert, illumine de ses rayons d'or l'hostie trois fois sainte dont les apparences voilent à nos yeux de chair

S. — Port-Saïd
bord. —

Yang Tsé, le 20
e vous prie de
s qui, debout à
disaient leurs
yaient à Notre-
partants pour
sont partis. En
te la galère !

le réalisme de
nterai-je Naples
oleues, sous les
c flancs noirs ;
loré par les feux
ssus des monts
bateau file, file
lé sur le bastin-

yeux au ciel, où
on cœur s'envo-
l Dieu, créateur
beau !.. il faut

histoire ancienne,
Péloponèse, rien
in, nom moderne
beau nom grec,
qui n'en produi-

le Verbe de Dieu. Jésus est là : Aime ! crois ! espère ! Dieu est avec nous !

Le lendemain, l'azur des mers et du ciel de la Grèce a disparu ; les flots sont calmes, mais d'une couleur verdâtre ; un soleil de plomb dans un ciel bas. On aperçoit des *steamers* amarrés derrière un phare, des pavillons aux couleurs fanées ; voici Port-Saïd à l'entrée du canal de Suez.

Pendant que le *Yang-Tse* fait du charbon, les spécimens de *populo* turco-égyptien qui envahissent le pont n'inspirent pas une idée bien favorable des Orientaux, et donnent à penser que, si ces gens-là n'avaient pas d'âme à sauver, les missionnaires feraient beaucoup mieux de rester dans leur pays. Mais, non loin d'ici, le fils de Dieu fait homme a répandu son sang pour le salut du monde entier, pour l'Orient comme pour l'Occident.

Sans regret, triste mais heureux, j'y vais de ma petite larme silencieuse, en regardant encore une fois vers la France, avant de quitter la Méditerranée ; un fil électro-sympathique semble unir Marseille à Port-Saïd. *Finis Europæ* ! On se trouve au centre du vieux Monde, au point de contact des trois continents africain, asiatique, européen.

A la nuit tombante, je me promenaï sur le pont, plus désert que d'habitude, beaucoup de passagers étaient descendus à terre, lorsque le son d'une cloche, la cloche des Frères de Port-Saïd, vient frapper mes oreilles. *Regina cæli, lætare* . . et le souvenir de la France me fit redire mélancolique :

J'aime la cloche vibrante
De notre clocher natal,
C'est un souvenir qui chante
Et donne un cœur au métal.
Son timbre semble nous rendre
Notre enfance qu'il berça
Et l'on croit encore entendre
La voix de ceux qu'on aime.

En plein
avril, dima
Tsé, où not
sous une vé
trois couleu
Sur les 250
Tsé, équipag
à l'auguste
zélés, 17 pré
l'endroit m
Eg. pte. . C
déla. sement
tant de mar
arabes, mala
qu'aux mila

Remonton
mot magique
son immensit
vent, le drom
brûlants, le
Nous avons s
en guenilles,
étiques et déc
dises suspecte
d'Ophir ou de
d'un pont de b
du prophète,
chemise jadis
salut ou une
blanches et se
allongeant leu

En plein canal de Suez, nous assistons à la messe, le 27 avril, dimanche du Bon-Pasteur, dans la batterie du *Yang-Tsé*, où notre excellent commandant a fait préparer un autel sous une véritable voûte de pavillons internationaux ; nos trois couleurs y tiennent naturellement la place d'honneur. Sur les 250 personnes qui forment la population du *Yang-Tsé*, équipage et passagers, il se trouve à peine 25 assistants à l'auguste sacrifice, et, dans ce petit nombre d'adorateurs zélés, 17 prêtres ! Cependant nous sommes peut-être à l'endroit même où passa la Sainte Famille fuyant en Égypte. . . C'est donc toujours le même abandon, le même délaissement autour du divin Sauveur, qui nous a prodigué tant de marques d'amour, à nous tous, aussi bien aux païens arabes, malais et chinois, employés au service de la machine, qu'aux *miladys* et aux *milords* anglais !

* * *

Remontons sur le pont pour voir une caravane. *Caravane*, mot magique, plein de mystérieuse grandeur : le désert et son immensité, l'Arabe et son blanc burnous soulevé par le vent, le dromadaire et sa course rapide à travers les sables brûlants, le Simoun . . , etc. Oh ! les illusions classiques ! Nous avons sous les yeux une dizaine de malheureux *fellahs* en guenilles, aux couleurs bigarrées, cinq ou six chameaux étiques et décrépits, un tas de mauvais ballots de marchandises suspectes, qui sentaient plutôt l'oignon que les parfums d'Ophir ou de Saba ; tout cela, pêle-mêle, attendait à la tête d'un pont de bateaux, retiré pour nous laisser passer. Un fils du prophète, superbement drapé dans les haillons de sa chemise jadis blanche, nous jeta du geste et de la voix un salut ou une malédiction en nous montrant ses dents blanches et ses bras nerveux. Les pauvres chameaux, eux, allongeant leur grand cou, s'inclinèrent humblement devant

le passage du *Yang-Tsé*, comme s'ils eussent gémi la complainte des canards de la charson :

“ Quand donc finirons nos tourments ! ”

“ Quand serons-nous complètement remplacés par les machines à vapeur ! ”

III

Ouverture du mois de Marie. — Aden, visite chez les bons pères Capucins. — Ceylan. — Singapore. — Saïgon. — Hong-Kong. — Adieu, beau navire !

Nous entrons dans les eaux de la mer Rouge. A notre gauche, se détachent vivement sur l'azur du ciel, une chaîne de montagnes arides au profil abrupt, dont les sommets à pic se terminent prosaïquement en pain de sucre, nous apparaissent dans le lointain comme la multitude des tentes d'Israël campé au désert.

* * *

Le soir du 30 avril amène l'ouverture du Mois de Marie dans notre cabine-chapelle. Ni roses, ni lilas, ni violettes à déposer aux pieds de la statue de Notre-Dame de France qui trône sur une pyramide de bagages de partants ; mais la Vierge chérie a dû sourire à notre prière, à notre amour ; Notre-Dame de Fourvière, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de la Garde, cause de notre joie, priez pour nous !

Le 3 mai, à quatre heures du matin, les noirs rochers d'Aden, à la lueur blafarde de la lune, se dressent devant

nous comme u
se dissipent p
levant. Le Yan
dispenser d'all
occupent ce pos
canons anglais
très haut que c
Nous frapper
de saint Françc
je vous assure,
duisit dans la c
Seigneur. Il nou
alité depuis de l
bientôt l'empor
pleins de vie et
du moribond. N
de ce vénérable
l'âge par les fati
éteinte, mais av
“ — Mes cher
est doux de mou
Deus det ! Tôt
que sa sainte vol
Après une pi
description est
retournons à bo
vapeur à travers
voir la terre, entri

Enfin le diman
Pointe de Galle.
forment au milie

nous comme une apparition fantastique ; les formes bizarres se dissipent peu à peu dans la pleine lumière du soleil levant. Le *Yang-Tsé* faisant escale, nous ne pouvons nous dispenser d'aller faire visite aux bons Pères Capucins qui occupent ce poste d'Arabie pas heureuse du tout, malgré les canons anglais en batterie sur toutes les crêtes et proclamant très haut que ce pays est civilisé.

Nous frappons à la porte de la pauvre maison des enfants de saint François. Un Père, en robe blanche, sans dentelle je vous assure, nous reçut comme des frères et nous introduisit dans la chapelle pour offrir nos hommages à Notre-Seigneur. Il nous mena ensuite auprès du R. Père Supérieur, alité depuis de longs jours par une fièvre ardente qui allait bientôt l'emporter. La vue de douze jeunes missionnaires pleins de vie et d'espérance, ramena un sourire sur les lèvres du moribond. Nous fûmes aussi bien émotionnés en présence de ce vénérable religieux à grande barbe grise, usé avant l'âge par les fatigues de l'apostolat, nous disant d'une voix éteinte, mais avec un accent séraphique :

“ — Mes chers amis, courage ! Vous souffrirez ; mais il est doux de mourir en mission. ”

Deus det ! Tôt ou tard, n'importe où, n'importe comment, que sa sainte volonté soit faite !

Après une promenade aux fameuses citernes dont la description est dans tous les Guides de voyage, nous retournons à bord et bientôt nous voilà voguant à toute vapeur à travers l'Océan Indien. Huit grands jours sans voir la terre, entre le ciel et l'onde ! Grand silence !

* * *

Enfin le dimanche 11 mai, voilà Ceylan, le pic d'Adam, Pointe de Galle. L'aspect de ces rivages enchantés qui forment au milieu de flots d'écume blanche une oasis de

verdure où le printemps semble avoir établi sa cour, a décidé quelques grands voyageurs à y fixer l'emplacement du Paradis terrestre. Même en admettant cette hypothèse, comme nos premiers parents, hélas ! n'y ont pas fait un très long séjour, nous ne nous arrêterons à Ceylan que pour y débarquer les quatre confrères qui vont aux Indes et, après l'accolade d'adieu, nous reprendrons notre course vers l'Extrême-Orient.

Le 20 mai, à 7 heures du matin, par un soleil magnifique, le *Yang-Tsé* entre dans la rade de Singapore, s'avancant avec une majestueuse lenteur à travers une foule d'îlots ombragés de grands arbres. Le ciel est d'une admirable limpidité, la mer unie comme un beau lac. C'est aujourd'hui le mardi des Rogations. En attendant que le bateau soit à quai, je fais tout seul ma procession sur le pont en récitant les litanies des saints et en pensant à ces jours si doux là-bas au pays, autour du clocher, à travers les champs et les haies d'aubépines en fleurs, jours de prières et d'espérances où "l'homme rustique livre avec joie son âme aux influences de la Religion et sa gerbe aux rosées du Ciel". Non, toutes ces splendides contrées d'Orient ne sauraient mettre le cœur et l'esprit au diapason du pays natal.

Cependant, le *Yang-Tsé* est amarré. Descendons à terre où nous sommes reçus à bras ouverts par le R. P. Procureur et des confrères de la maison de Singapore.

Ce pays anglais est, au point de vue catholique, desservi par des missionnaires français du séminaire de la rue du Bac. Je vous laisse à penser quel accueil on nous fit à l'évêché et à la procure, surtout aux deux nouvelles recrues, les PP. Fée et Pape, qui arrivaient pour ce diocèse. Le bon P. Guéneau, désigné pour le collège général de Pulo-Pinang, nous quitte aussi à Singapore.

*
* *

Dans l'apr
pointe du ca
français arbo
sang de nos
soldats. Salu

Le lendem
remontait la
pour un Ton
confrères no
bienveillance,
agréables les

Il y a ving
reine des vill
de ses boulev
publics : cath
Gouvernemen
l'amiral-gouve
laissant à Sai
Cambodge, rés
les côtes de l
jusqu'à Hong-
jours de trave
nue heureusen
Raguet, le derr

**La Procure et
à Hong-Ho
phong. —
— Chez
taine**

Sans perdre
entrepôt comm

Dans l'après-midi du 23 mai, le *Yang-Tsé* mouillait à la pointe du cap Saint-Jacques, où flotte le premier drapeau français arboré sur la terre annamite, cette terre, prix du sang de nos martyrs aussi bien que de la valeur de nos soldats. Salut à la Jeune France de l'Extrême-Orient !

Le lendemain matin, profitant de la marée, le paquebot remontait la rivière jusqu'à Saïgon. Saïgon, la Cochinchine, pour un Tonkinois, c'est presque la Patrie ! D'aimables confrères nous en font les honneurs avec la plus grande bienveillance, s'employant de leur mieux à nous rendre agréables les 24 heures que nous avons à passer avec eux.

Il y a vingt ans, Saïgon promettait déjà de devenir la reine des villes d'Extrême-Orient par la belle ordonnance de ses boulevards et la magnificence de ses monuments publics : cathédrales, casernes, hôtel des Postes, palais du Gouvernement, etc. Mais n'oublions pas de demander à l'amiral-gouverneur notre passe-port pour le Tonkin et, laissant à Saïgon le P. Lazard désigné pour la mission du Cambodge, résignons-nous à longer pendant quelque temps les côtes de la Cochinchine et à nous laisser transporter jusqu'à Hong-Kong où nous arrivons le 28 mai, après 38 jours de traversée. Adieu, beau *Yang-Tsé* et merci ! Continue heureusement ta course vers Yokohama avec le P. Raguet, le dernier de notre joyeuse bande apostolique.

IV

La Procure et le Sanatorium des Missions Etrangères à Hong-Hong. — Sur l'Atalanta. — Arrivée à Haiphong. — Réception chez un prêtre Indigène. — Chez le consul de France. — Le capitaine grec de la Victoria. — Ha Noi.

Sans perdre notre temps à faire l'article pour le grand entrepôt commercial qui porte le nom de sa Gracieuse

Majesté la Reine d'Angleterre, tâchons de nous frayer un chemin à travers la foule des portefaix zélés et des malins curieux à longue queue qui encombrant les quais. Grâce à notre confrère, le P. Gouvreur, collaborateur du R. P. Lemonnier, procureur général des Missions Étrangères à Hong-Kong, nous nous tirons d'affaire sans trop de peine et grimpons au troisième ou quatrième étage de la ville bâtie en amphithéâtre sur le flanc d'un rocher abrupt au pied duquel se déroule sur la mer une forêt de mâts . . . comme on est convenu de dire. — Quant aux missionnaires, ce qui les touche le plus en arrivant à Hong-Kong, c'est de trouver, en chemin faisant, un confortable *chez eux*, qu'ils n'ont jamais eu, avec le vivre et le couvert beaucoup mieux que le rat retiré du monde.

* * *

Force nous étant d'attendre pendant huit jours un bateau en partance pour le Tonkin, après une nuit passée sous le toit hospitalier de la Procure, et une demi-journée employée à jeter un coup d'œil rapide sur les bazars chinois, notre triumvirat (le P. Munier pour le Tonkin méridional ; le P. Rigouin et moi pour l'Occidental) quittait la ville pour se rendre à *Béthanie*, le *Sanatorium* des Missions Étrangères, situé à quelques kilomètres au sud . . . *O fortunatos nimium!* . . . Quelle magnifique promenade ! . . . le grand air, la liberté ! De l'autre côté de la rade, à notre droite,

le roi brillant du jour se couchait dans sa gloire,

et nous n'avions nullement envie d'imiter Josué en le mettant aux arrêts. — Celui d'entre nous qui prit le jour en Normandie aspirait après la douce brise de ses falaises, tandis que le Vosgien et le Jurassien marquaient le pas

gaillardement
de là-bas . . . s

Cependant
temps de réci
sonnait à Bé

“ *Ave Mar*
cette heure
Immaculée .
soit cette heu
où si souvent
belle et si sus

Déjà nous
duquel s'élève
large véranda
rocher à pic
et vivifiant,
malades ! Et
bijou d'archit
d'exécution !
lescence au S
l'heure habitu
pas les nouve
Patriat, supér
qu'on se croy
Sauveur vena
ses courses et
quelques jour
spirituel, aprè
aux Invalides
Hong-Kong, l
sur l'*Atalanti*
nous transport

gaillardement en chantant les sapins et les chênes du pays de là-bas... si loin.

Cependant la nuit commençait à tomber : plus que le temps de réciter notre chapelet, nous arrivions. *L'Angelus* sonnait à Béthanie :

“ *Ave Maria !* *L'Angelus* du soir, sur la terre et les flots, cette heure est la plus digne de vous, ô Marie, Vierge Immaculée. *Ave Maria*, c'est l'heure de la prière : bénie soit cette heure ! bénis soient le temps, le climat et le pays où si souvent j'ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre. . . *Ave Maria !* ”

Déjà nous avions franchi la porte du jardin au milieu duquel s'élève toute blanche une spacieuse habitation qu'une large véranda défend contre les feux du soleil. . . Sur un rocher à pic au-dessus de la mer, comme l'air doit être vif et vivifiant, l'air pur, le souffle de Dieu bienfaisant aux malades ! Et combien élégante la chapelle gothique, vrai bijou d'architecture comme pureté de lignes et délicatesse d'exécution !. . . Mais entrons. Les missionnaires en convalescence au *Sanatorium* nous attendaient sur le perron ; l'heure habituelle du souper était passée, ce qui n'empêcha pas les nouveaux arrivants d'être les bienvenus. Le R. P. Patriat, supérieur de Béthanie, était si bon pour ses hôtes qu'on se croyait en effet dans l'hospitalière demeure où le Sauveur venait, au sein d'une famille amie, se reposer de ses courses et de ses labeurs évangéliques. Nous passâmes quelques jours à Béthanie, jours de réconfort physique et spirituel, après lesquels, n'ayant pas le droit d'être admis aux Invalides de l'apostolat, nous rentrâmes à la Procure de Hong-Kong, le 3 juin, pour nous embarquer le lendemain sur l'*Atalanta*, bateau de commerce allemand qui devait nous transporter au Tonkin.

*
* *

Bateau allemand ! Eh ! oui, faute de grives on mange des merles ; mais c'est dur tout de même quand on est fier d'être Français et qu'on a regardé la Colonne !

Quoi qu'il en soit, il fallut faire bon cœur contre mauvaise fortune, et pour être juste, je dois avouer que nous eûmes affaire à de bons Allemands qui nous ont mis trois fois par jour la poule au pot avec des pommes de terre... et la pomme de terre étant l'amie de l'homme ne peut être qu'un légume de conciliation, dirait M. Prudhomme.

Nous avions la chance de posséder à bord deux précieux compagnons de voyage, le P. Souchières du Kouang-Si et le P. Denis du Kouang-Tong, qui tous deux regagnaient leur district *via* Hai-phong. Leurs très intéressantes histoires de pirateries commencèrent à me faire regretter bien sincèrement de n'avoir pu, comme l'un d'eux, me munir d'une bonne carabine et d'un revolver. Hélas ! l'entrée des armes au Tonkin est sévèrement prohibée.

La saisie d'un simple fusil de chasse dans nos bagages aurait risqué de compromettre toute la mission. Il m'avait fallu en faire mon deuil, tout en rêvant d'un prochain avenir meilleur.

Après un jour de relâche à l'île d'Hai-Nan, le samedi 6 juin, vers les 3 heures de l'après-midi, nous arrivions en vue des côtes du Tonkin, que l'on distinguait comme dans un mirage. Personne ne cria "Terre" comme aux temps de Christophe Colomb ; mais mon cœur battait bien fort en face de ma nouvelle patrie, et je la saluai du fond de l'âme avec le refrain d'un de ses plus glorieux martyrs :

Noble Tonkin, terre de Dieu bénie,
Des héros de la Foi, glorieuse patrie,
Je viens aussi pour te servir
Heureux pour toi de vivre et de mourir !....

Poussés par la brise légère,
Nous touchons au port désiré ;

Salut,
Salut,

D'Ann
Comm
Grandi
De mo

En fait de pi
coup du point
jumelles qui m
montagnes dan
remarqué que l
d'extraordinaire
côtes sont au co
Fleuve Rouge d
peine, guidés pa
nous sur une lé
Vive le Tonkin

A 8 heures du
phong. Il faisait
entr'ouvrait le
désir de mettre
fallut encore pas

Le lendemain,
les 5 heures du

Pendant que
allaient dire la
gnols, nous autr
conduire chez un
trionale qui rempl
pour le service de

Salut, salut, nouvelle terre !
Salut, salut, sol vénéré !

D'Annam ils sont beaux tes rivages
Comme un jardin délicieux,
Grandioses ses paysages
De monts entassés jusqu'aux cieux !

En fait de pittoresque et de grandiose, cela dépend beaucoup du point auquel on aborde, et pour moi, sans mes jumelles qui me permettaient de distinguer les chaînes de montagnes dans le lointain sur la droite, je n'aurais guère remarqué que le promontoire de Dâu Son qui n'offre rien d'extraordinaire comme coup d'œil. A notre gauche, les côtes sont au contraire très basses : on devine le Delta du Fleuve Rouge dans une bouche duquel nous pénétrons avec peine, guidés par un pilote français qui vient d'arriver à nous sur une légère embarcation, pavillon tricolore au vent. Vive le Tonkin ! Vive la France !

* * *

A 8 heures du soir, l'*Atalanta* jetait l'ancre devant Haiphong. Il faisait nuit noire, et des éclairs de première classe entr'ouvrait le ciel du côté de l'Occident. Malgré notre désir de mettre enfin le pied sur le sol du Tonkin, il nous fallut encore passer la nuit à bord.

Le lendemain, 8 juin, dimanche de la sainte Trinité, dès les 5 heures du matin, nous descendions à terre.

Pendant que les deux missionnaires de Chine s'en allaient dire la messe chez les RR. PP. Dominicains espagnols, nous autres, jeunes Tonkinois, nous nous faisons conduire chez un prêtre indigène de la Cochinchine septentrionale qui remplissait à Haiphong une importante mission pour le service de Sa Majesté Annamite. C'était un person-

nage qui avait accompagné à Paris, comme interprète, les ambassadeurs de Tu Duc lors de l'Exposition de 1878 — chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, s'il vous plaît. Il nous fit un accueil froidement solennel dans son palais de terre et de bambou, où nous pûmes célébrer tous les trois la sainte messe dans une petite chapelle dont la propreté contrastait heureusement avec le reste des appartements. Puis il voulut nous prouver qu'il se souvenait d'avoir dîné à l'Elysée et à l'Escorial, et, tout en trônant sur une estrade élevée où il s'étendait avec le sans-gêne oriental, il présida au repas pseudo-français qu'il nous fit servir.

Avec d'anciens missionnaires habitués aux us et coutumes du pays, ce prêtre-mandarin aurait agi différemment. Mais peu nous importait ; nous faisons de bon cœur honneur à la cuisine.

Pendant que nous étions encore à table, deux mandarins de la Douane arrivèrent comme des cheveux sur la soupe pour demander si nos passeports étaient en règle. Ces messieurs, forçant probablement leur talent, nous accablèrent de politesses, et satisfaits ou mécontents de ne pouvoir nous dresser procès-verbal, nous tendirent la main en nous faisant voir leurs grands ongles longs de dix centimètres.

* * *

Dans l'après-midi nous allâmes saluer les RR. PP. Espagnols, et avec nos deux confrères de Chine, nous fîmes visite au consul de France, M. Turque, qui nous entretint longuement avec le plus grand intérêt. Je me rappelle parfaitement l'idée qu'il émit devant nous : " La France doit s'emparer du Tonkin, non parce qu'il vaut quelque chose par lui-même, mais parce que c'est une excellente position militaire qui nous permettra d'arriver les premiers

au cœur de la (

voudront se par

Les deux mis
dules relativem
projet. Quant à
j'aimais à penser
réelle valeur qui
ambitions de la I

Il faut croire
coup de monde s
s'élève une grand
n'y avait d'autre
et la caserne, nouv
qu'on décorait po
n'ose pas dire qu
actuel des choses
cité coloniale don
Il est bien permis
Anglais.

Mais qui vivra
Rigouin et moi, i
Tonkin méridional
prendre place sur u
qui faisait le serv
capitaine, marin à
n'était ni plus ni n
Plutarque, un Gre
familièrement lou
Dupuis dans son vo
du Yunnan, Cyriaq
du Tonkin.
Je m'assis à côté

au cœur de la Chine le jour où les puissances européennes voudront se partager l'empire du Milieu. ”

Les deux missionnaires chinois paraissaient assez incroyables relativement à l'exécution prochaine de ce vaste projet. Quant à moi, tout frais éclos au soleil du Tonkin, j'aimais à penser que ce pays avait bien par lui-même une réelle valeur qui ne le rendait pas indigne des généreuses ambitions de la France.

Il faut croire que je ne me trompais pas, ou que beaucoup de monde s'est trompé avec moi, puisqu'aujourd'hui s'élève une grande et belle ville française là où, en 1879, il n'y avait d'autre construction européenne que la résidence et la caserne, nouvellement bâties sur un terrain marécageux qu'on décorait pompeusement du nom de Concession. — Je n'ose pas dire qu'Hai-phong soit un bon port, dans l'état actuel des choses : mais c'est incontestablement une jolie cité coloniale dont l'activité mérite les plus grands éloges. Il est bien permis de ne pas toujours dire du bien que des Anglais.

* * *

Mais qui vivra verra, et en attendant l'avenir, le Père Rigouin et moi, nous disons adieu au Père Munier, du Tonkin méridional, et à nos deux confrères chinois, pour prendre place sur une petite chaloupe à vapeur, la *Victoria*, qui faisait le service entre Hai-phong et Hà-Noï. Son capitaine, marin à l'œil perçant, à la tournure originale n'était ni plus ni moins qu'un compatriote des hommes de Plutarque, un Grec authentique, qui s'appelait lui-même familièrement *lou Chyriaque*. Ancien compagnon de Jean Dupuis dans son voyage d'exploration du Fleuve Rouge et du Yunnan, Cyriaque est une des plus vieilles personnalités du Tonkin.

Je m'assis à côté de lui, près du gouvernail, et bientôt

Grec et Français en étaient à tu et à toi, vu que *lou Chyriaque*, vois-tu toi, lui pas savoir dire vous à personne pas même à *Mochiou Doupouis* et à *Monchignor Pugnier*, ses deux grands hommes de prédilection cependant.

La chaloupe allait bon train comme la conversation ; mais, à la tombée de la nuit rendue plus ténébreuse par d'affreux nuages qui portaient l'orage dans leurs flancs, il fallut stopper au milieu du fleuve. Bientôt la pluie se mit à tomber à torrents jusqu'à deux heures du matin. Le ciel s'étant alors un peu éclairci, la *Victoria* se remit en marche pendant que, bien roulé dans ma couverture de voyage, je profitais de la fraîcheur pour me livrer aux douceurs du sommeil.

Quand je m'éveillai, l'astre du jour brillait dans tout son éclat, le ciel était pur, et les campagnes rafraîchies par la pluie bienfaisante n'offraient partout aux yeux que fertiles rizières et verdoyantes plantations de mûriers et de cannes à sucre ; ça et là, de vigoureuses touffes de bambous, dont la tête flexible se courbait gracieusement sous le souffle de la brise, nous indiquaient l'emplacement de grands villages annamites. Nous prenions notre tasse de café avec notre ami *Cyriaque* quand la *Victoria*, vers les 7 heures du matin, déboucha du Canal des Rapides pour entrer dans les eaux du Grand Fleuve, à quelques kilomètres en amont de la ville d'Hà-Noï, dont nous n'apercevions ni les clochers, ni les dômes, ni les minarets qui brillaient par leur absence. Mais bientôt, quel fouillis d'innombrables baraques chinoises en briques ou de cases annamites en bambou sur une immense étendue de terrain, et sur le fleuve quelle multitude de jonques de commerce ou de pêche !

* * *

La *Victoria* jeta l'ancre en face d'un joli petit pavillon européen qu'on nous dit être la Douane, et bientôt nous

fûmes à terre et
appelait déjà
dimes cordialen
qui eut la com
chinois pour no
quai.

A grands cri
me rappeler qu'
rotin flexible)
milieu de la f
étroites : je rem
reste faisait pl
naturel. "Ote-to
circulez." Et ce
rues d'Hà-Noï, à

A la mission : 1

La premièr

Nous arrivâme
deux grands bâti
enclos de bambou
ment dite. Un ho
loppée d'un gros
était en train de
riaient de bon c
personnage comm
" — Tiens, voil
celui que nous rec
grands anciens. El
vous n'alliez trou

fûmes à terre près d'une porte architecturale que Cyriaque appelait déjà fièrement la Porte de la rue Dupuis. Nous dûmes cordialement merci et au revoir à notre ami le Grec, qui eut la complaisance de nous donner son domestique chinois pour nous conduire à la Mission assez éloignée du quai.

A grands cris et à grands tours de bras (je crois même me rappeler qu'au bout du bras et de la main il y avait un rotin flexible) notre Céleste nous ouvrit un passage au milieu de la foule épaisse qui fourmillait dans les rues étroites : je remarquai que le procédé du Chinois, qui du reste faisait plus de bruit que de mal, paraissait tout naturel. "Ote-toi de là que je m'y mette. Circulez, Messieurs, circulez." Et ce n'était pas commode de circuler dans les rues d'Hà-Noï, à l'heure du marché, il y a vingt ans.

V

A la mission : le P. Fautrat, anciens et nouveaux. —

La première Française du Tonkin. — Visites

Nous arrivâmes enfin à la Mission. Elle se composait de deux grands bâtiments en briques au milieu d'un immense enclos de bambous, presque en dehors de la ville proprement dite. Un homme à grande barbe noire, la tête enveloppée d'un gros turban, blouse et pantalon annamites, était en train de causer gaiement avec des jeunes gens qui riaient de bon cœur, tout en lavant les pieds du susdit personnage comme s'il arrivait de faire route les pieds nus.

" — Tiens, voilà les nouveaux Pères ! s'écrie en français celui que nous reconnaissons tout de suite pour un de nos grands anciens. Eh bien, vous tombez bien ; un peu plus, vous n'alliez trouver personne à la maison ! "

Nous, de saluer respectueusement en appelant : Père Landais.

“ — Ah ! mais non, mais non, je ne suis pas le P. Landais, et nous allons mettre sa maison au pillage pour lui apprendre à s'en aller quand nous arrivons ! ”

Et, achevant vivement sa toilette, l'ancien nous donna l'accolade sans trop se faire prier pour nous déclinier son vrai nom français : Fautrat, après qu'il nous eût dit s'appeler *Cô-Baru*, missionnaire en *Suisse*, c'est-à-dire dans la province de Xù-Doài, la Suisse du Tonkin.

* * *

Ça commençait à bien aller ; décidément, ce P. Fautrat devait être un homme d'esprit. Avec la plus grande charité, il nous invita à prendre notre part du bien d'autrui. O dieux hospitaliers ! J'avais bien quelques hésitations ; mais, sur les dires d'un ancien, les scrupules s'envolent, et j'aidai à fracturer la porte du bahut de la salle à manger. La nature a horreur du vide ; eh bien !... dans le bahut du P. Landais, c'était le vide, le vide complet. Nous nous regardions tous deux, le P. Fautrat et moi : quel nez de bois ! Eh le P. Rigouin qui avait l'air de dire : “ Je vous voyais venir ! C'est bien fait. ”

Mais le P. Fautrat se ravisa bientôt. “ Ah ! c'est comme ça ! ce vieux malin de P. Landais a voulu nous jouer un tour... Eh bien, il nous le paiera. ” Et chantonnant avec une extrême volubilité une ou deux phrases annamites, le Père fit un geste à un jeune homme de la maison qui partit aussitôt dans la direction indiquée. Je pensais en moi-même : “ Si le P. Landais a du crédit, on va le voir tout de suite. ”

Le P. Fautrat se frottait les mains comme quelqu'un qui est content de son coup. Cinq minutes après, le commission-

naire revenait

“ *Benedicite*
déjeuner froid
Landais qui pa

Je ne sais p
rappelle encore
dans la Missior
avait déjà plus
jeune que moi ;
plus que trois n

Comme on le
rent quelle étai
nous restaurer s

“ — Nous irc
nous dit le Pèr
jeune du tout et
y viendra avec
dévouée et chari

Le Père nous
été quelque cho
de Dupuis, ava
même temps qu'e

Après déjeuner
allé à Ké-Trù po
chez le P. Desvau
dre, et de là parti
en passant par le c
le P. Fautrat noi
dans lesquels no
soutanes français

naire revenait avec un panier de provisions :

“ *Benedicite*, dit l'ancien, allons, faisons honneur au déjeuner froid que nous envoie Mme de Beire : c'est le P. Landais qui paie. ”

Je ne sais plus ce que nous avons mangé, mais je me rappelle encore que nous avons bien ri à ce premier déjeuner dans la Mission du Tonkin occidental. Le P. Fautrat, qui avait déjà plus de douze ans de Mission, me paraissait plus jeune que moi ; ni lui ni moi ne nous doutions qu'il n'avait plus que trois mois à vivre !

Comme on le pense bien, les nouveaux venus demandèrent quelle était la bonne dame qui nous avait permis de nous restaurer si gaiement et à si peu de frais.

“ — Nous irons lui souhaiter le bonjour tout à l'heure, nous dit le Père. Vous verrez, c'est une Française, pas jeune du tout et pas trop catholique pratiquante ; mais elle y viendra avec la grâce de Dieu, car c'est une femme dévouée et charitable. ”

Le Père nous conta aussi que Mme de Beire, qui avait été quelque chose comme la sœur laïque de l'expédition de Dupuis, avait plus d'une fois fait le coup de feu en même temps qu'elle pansait les blessés.

* * *

Après déjeuner, nous tîmes conseil : le P. Landais était allé à Ké-Trû pour assister à la fête du Saint-Sacrement chez le P. Desvaux : le lendemain, nous devons l'y rejoindre, et de là partir pour Ke-So, résidence de Mgr Puginier, en passant par le collège de Hoàng-Nguyên. Ce plan adopté, le P. Fautrat nous fit prendre mesure d'habits annamites dans lesquels nous serions plus à l'aise que dans nos soutanes françaises.

“ — Maintenant, faisons visite à Mme Beire, dans la rue des Incrusteurs, tout près de la Mission. ”

Absente.

Ensuite au Consulat de France, où M. le comte et Mme la comtesse de Kergaradec nous accueillirent avec ce que l'on appelle la vieille politesse française, si rare aujourd'hui.

Nous achevâmes notre tournée chez le capitaine de Bonneuil, et les officiers de la garnison avec qui, cela va de soi, nous échangeâmes de cordiales poignées de main. Ce n'est pas d'aujourd'hui que soldats et missionnaires fraternisent.

Rentrés au logis, toutes nos affaires spirituelles et temporelles en règle, nous ne nous fîmes pas prier pour aller nous étendre sur des nattes fraîches où bientôt, épuisé de fatigue, je m'endormis en entendant les vilains moustiques musiquer désagréablement à mes oreilles. — Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis. Plutôt souffrir que mourir, mais plutôt dormir que souffrir. — Bonsoir.

VI

En palanquin. — La fête du Très-Saint-Sacrement à Kê Trü. — Mort du P. Codina au collège de Hoang-Nguyën. — Arrivée à Ké So. — Mgr Puginier. — La Communauté. — Réunion Fraternelle.

Avant le départ pour Kê Trü, eut lieu notre prise d'habits, sous les auspices du R. P. Fautrat qui nous servit de parrain en cette circonstance solennelle. J'endossai la blouse et enfilai le pantalon annamite, comme autrefois la scutane; je ceignis le turban comme je coiffai la calotte cléricale, pour le bon plaisir de Dieu; puis, riant de la tête de mon compagnon normand qui me rendait la pareille, je me

hissai dans un
oriental desti
grandes fatigu

Mais il me
pour me plier
glorieux princi
épaules de deu
cela me pèse e
rideaux abaisse
les rues me m
n'était certes p
marchaient for
aigris contre la
gros bourgeois
je devins plus
conduisaient au
une brouette et
“ — Tiens, m
cet “ effrayant
ment ils n'aurai
des *Provinciale*
la Chine. . . Apr
possible. ”

Et les cochons
chant aigu de
l'essieu.

Bientôt, le P. J
et, comme j'avai
ment scié par les
mieux que de l'in
la route royale de
qui aboutissait à
envoyée par le P
Avant de nous

hissai dans un palanquin de louage, moyen de locomotion oriental destiné à faire éviter au nouveau venu les trop grandes fatigues d'une longue route en plein été.

Mais il me fallut une dose de résignation peu commune pour me plier à cette nécessité tout à fait contraire aux glorieux principes de 1889 : songez donc, faire courber les épaules de deux êtres humains sous le poids de ma personne ; cela me pèse encore sur le cœur. Je me cachais derrière les rideaux abaissés, convaincu que les indigènes circulant dans les rues me montraient du doigt. Pourtant mon palanquin n'était certes pas un meuble d'aristocrate, et mes porteurs marchaient fort allègrement bien moins humiliés et moins aigris contre la société qu'un cocher de fiacre qui traîne un gros bourgeois sur les boulevards de Paris. Hors de la ville je devins plus hardi et mis le nez à l'air : des paysans conduisaient au marché des cochons gras bien posés sur une brouette et bâillonnés avec soin :

“ — Tiens, me disais-je, les Annamites connaissent donc cet “ effrayant génie ” qui s'appelait Blaise Pascal ; autrement ils n'auraient pas de brouette... à moins que l'auteur des *Provinciales* ne doive son invention aux Jésuites de la Chine... Après tout, cette dernière hypothèse est bien possible. ”

Et les cochons gras se laissaient bercer, sans grogner, au chant aigu de la grande roue de bois qui frottait sur l'essieu.

Bientôt, le P. Fautrat, notre chef de file, mit pied à terre et, comme j'avais déjà les côtes endolories, le dos littéralement scié par les ficelles du palanquin, je ne demandai pas mieux que de l'imiter, et nous voilà joyeusement arpentant la route royale de Hué jusqu'au chemin de traverse à droite qui aboutissait à un arroyo où nous attendait une barque envoyée par le Père Desvaux, prévenu de notre arrivée.

Avant de nous y installer, nous primes une tasse de thé

dans une auberge, où des gens de tout âge et de tout sexe s'attroupaient pour considérer nos figures d'Européens. Ce n'était pas vulgaire à cette époque. Les pauvres gens en ouvraient-ils des yeux ! Quel respect extérieur nous leur inspirions ! Non, bien sûr, nous n'étions pas pour eux des bêtes curieuses. Oh ! si j'avais eu le don des langues ! Mais hélas, quel pauvre apôtre, *canis mutus* !.. Remettant donc à plus tard mes débuts de prédication évangélique, je n'eus qu'à me laisser glisser en barque sur l'arroya, aux sons d'un petit tam-tam de mandarin que frappait en notre honneur un notable chrétien.

* * *

C'est dans cette attirail que nous arrivâmes à Kê-Trü, grand village catholique, célèbre dans les annales de la persécution au Tonkin. Nous fûmes reçus de la façon la plus cordiale par le P. Desvaux, missionnaire du district et doyen d'âge des missionnaires du Tonkin occidental. C'était un homme de grand cœur et de haute taille. Avec cela, il est facile d'avoir de l'influence sur la population annamite. Je m'en rendis compte sans peine en voyant comme tout marchait sur des roulettes dans la Kê-Trü, au moindre signe du Père. La circonstance du reste était solennelle et jamais je n'oublierai le beau spectacle dont je fus témoin en y arrivant.

La Messe fut chantée par un chœur de six missionnaires, y compris les deux nouveaux, le P. Desvaux à l'autel avec diacre et sous-diacre, célébrant le saint Sacrifice devant une assistance de deux mille chrétiens recueillis et prosternés, dans une église où reposaient le corps de plusieurs martyrs. Ensuite, le banquet à la table hospitalière de ce vieux missionnaire, les joyeux propos du P. Landais et les vives réparties du P. Fautrat, la saine atmosphère de fraternité que l'on respirait au milieu de ces dignes anciens

Il y avait
jeune de
Ce qu
processio
Plusieur
voisins p
accompag
des centa
officiants
soie et de
milieu de
et catéchi
tout ce m
travers le
plus de g
passage.

Le lende
pour le col
à temps po
le dernier
entrâmes d
il était ét
chapelet et
connaissanc
fièvre des b
ne restait pl
qu'à prier D
de recevoir
missionnaire
da sa vie pou
La mort, à
Dieu que vot

Il y avait de quoi être tout yeux et tout oreilles pour un jeune de mon espèce.

Ce qui porta le comble à mon enthousiasme fut la procession du Saint-Sacrement qui eut lieu dans la soirée. Plusieurs milliers de chrétiens de Ké Tru et des villages voisins psalmodiant des prières en langue du pays avec accompagnement de flûtes, cymbales, violons et tam-tam, des centaines d'étendards multicolores flottant au vent, les officiants revêtus d'ornements en drap d'or, sous un dais de soie et de fleurs, le Saint-Sacrement porté en triomphe au milieu de ces fidèles, de ces missionnaires, prêtres indigènes et catéchistes qui chantaient des hymnes en son honneur, tout ce magnifique cortège se déroulait majestueusement à travers les rizières qui semblaient vouloir étendre avec plus de grâce que jamais leur verdoyant tapis sur son passage.

Le lendemain de cette belle cérémonie, nous partîmes pour le collège de Hoàng Nguyễn où nous arrivâmes juste à temps pour assister aux derniers moments du P. Codina, le dernier venu avant nous dans la Mission. Quand nous entrâmes dans la pauvre petite chambre de l'infirmerie où il était étendu sur une natte, ayant à côté de lui son chapelet et son crucifix, le cher malade avait déjà perdu connaissance, succombant aux terribles étreintes de la fièvre des bois. Tout espoir était perdu pour ce monde. Il ne restait plus aux confrères agenouillés auprès du mourant qu'à prier Dieu de lui adoucir les horreurs de l'agonie et de recevoir dans son beau paradis l'âme de ce jeune missionnaire qui lui avait offert généreusement le sacrifice de sa vie pour le salut des infidèles.

La mort, à 25 ans, tout en arrivant en Mission ! Mon Dieu que votre sainte volonté soit faite sur la terre comme

au ciel ! Aussi, qu'elle survienne par la maladie, le choléra, un coup de sabre, de lance ou de flèche, par l'eau ou par le feu, le venin du *cobra* ou la dent du tigre, la mort ne doit pas effrayer le missionnaire.

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouilles tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Les funérailles du jeune missionnaire me laissèrent au fond de l'âme une religieuse et profonde émotion ; en jetant l'eau bénite sur la fosse creusée dans le petit jardin des morts du collège de Hoàng Nguyễn, je me reportai par la pensée vers le cimetière de mon village, à la porte de la vieille église romane, vers les tombes vénérées sur lesquelles j'étais allé m'agenouiller en leur disant adieu... Reposer là-bas, à côté de ceux qu'on a tant aimés eût été si doux !..

Mais il faut se roidir et fouler d'un pied ferme
Le sentier épineux dont la mort est le terme.

A la garde de Dieu ! Heureux qui meurt dans le Seigneur !

A Hoàng-Nguyễn nous étions les hôtes du R. P. Gosserat, supérieur du collège et provicaire de la Mission, figure d'ascète me rappelant absolument un portrait de saint Jean Chrysostome que j'avais jadis considéré attentivement sur un de mes prix de septième. Comme je ne fis point part au cher Père de l'impression qu'il me produisit, il ne put m'octroyer un bon point de mémoire. Cependant, j'ai hâte de le dire, son extérieur sévère ne faisait peur à personne et, dès ce moment, je me sentais tout disposé à me placer

sous sa fé
collège. J
L'avenir ne

Sans fai
dernière ét
n'est que de
elle est facil

Le 18 juin
nions à la c
sud d'HÂ-N
les rochers
l'ouest et les
en cet endr
voyageur et
triomphe, un
drale actuel
comme l'arc
tirait encore
dans la Miss
le chantier a

Nous entr
déjà tonkino
d'aréquier e
conduisit à
chaume émer
et de plantes
Pendant qu
autres, prison

sous sa féroce paternelle s'il voulait bien m'accepter au collège. Je me retrouvais joyeux au petit-séminaire. L'avenir ne me réservait pas ce poste de paix et de calme.

* * *

Sans faire de rêves d'avenir, arrivons enfin à notre dernière étape : de Hoàng-Nguyễn à Kê-Sô, la distance n'est que de 30 à 35 kilomètres, soit en jonque, soit à pied, elle est facilement franchie en une petite journée.

Le 18 juin, vers les 4 heures de l'après-midi, nous parvînons à la communauté de Kê-Sô, située à 75 kilomètres sud d'Hâ-Noï, non loin de la préfecture de Phû Ly, entre les rochers abrupts qui bordent la rive droite du Dâi à l'ouest et les collines de Kê Non, à l'est. Aujourd'hui s'élève en cet endroit une imposante cathédrale qui apparaît au voyageur chrétien comme un phare lumineux, un arc de triomphe, un cantique d'espérance ! Mais, en 1879, la cathédrale actuelle de Kê-Sô ne sortait pas encore de terre et, comme l'architecte qui n'était autre que Mgr Puginier, tirait encore ses plans dans son cabinet, on pouvait pénétrer dans la Mission sans avoir l'honneur de le rencontrer sur le chantier avec ses maçons et ses charpentiers.

* * *

Nous entrâmes donc lestement avec une désinvolture déjà tonkinoise, et à travers de belles allées bordées d'aréquiers et de parterres en fleurs, un catéchiste nous conduisit à une modeste maison en bois dont le toit de chaume émergeait à peine au-dessus d'un fouillis d'arbustes et de plantes exotiques.

Pendant que des oiseaux-parleurs, merles mandarins et autres, prisonniers dans les cages suspendues autour de la

vérandah, captivent notre attention et crient en annamite :
" *Có Kach vảo* " (voici un étranger qui entre), le bruit de nos gros souliers européens a trahi notre présence.

" — Entrez, " nous dit une voix forte et sympathique.

Et levant les stores en rotin à bordure de laine rouge, comme par enchantement, nous nous trouvons en présence d'un vénérable missionnaire, à figure énergique et souriante, à grande barbe déjà presque argentée, en longue soutane noire de coton annamite sur laquelle brille la croix d'or de l'évêque.

Instinctivement nous fimes *genou terre*, comme au commandement, obéissants à un sentiment plus respectueux que l'affection, plus affectueux que le respect. La main du Père avait déjà saisi celle de l'enfant qui baisait avec bonheur l'anneau pastoral et recevait une première bénédiction. Puis, debout, Monseigneur nous donna l'accolade, et une nouvelle et vigoureuse poignée de main de Sa Grandeur nous fit souvenir qu'autrefois le nouveau chevalier devait subir l'épreuve d'un coup de sabre en signe de vaillance et de force. Mgr Puginier, évêque de Mauricastre et vicaire apostolique du Tonkin occidental, était originaire du diocèse d'Albi, né en 1835, parti de France en 1858, sacré évêque dix ans plus tard.

" — Mais, asseyez-vous donc, nous dit Monseigneur, vous devez être fatigués, moi, je reste debout à me promener de long en large. "

Et comme il n'y avait ni chaises ni fauteuils, nous nous assimes à la tonkinoise sur de jolies nattes en jonc marin qui, en Annam, remplacent " les commodités de la conversation ".

* * *

Quelques coups de tam-tam avaient appelé les missionnaires présents à la communauté : successivement arrivèrent,

chacun avec
Grand-Sémin
Directeur de
et plusieurs
collèges pour
nauté, à l'oc
Paul, fête pa
cœur, Monse
messe réserv
franquette, c
côté, portèrer
On parlait d
lorsque . . pa
qui n'avait ri
rendit en ch
commune à l
quelques plat
assiettes en
préparé à l'an
" — Cette
Allons, courag
entre le pou
gauche, pique
des goûts et d
L'art du sa
du savoir-mar
Du reste on s'
il est beaucou
bâtonnets qu'o
temps, j'aurais
je ne mangeais

chacun avec sa liberté d'aliures, les Pères Directeurs du Grand-Séminaire, le Père Procureur de la Mission, le Père Directeur de l'Imprimerie, le Père secrétaire de Monseigneur, et plusieurs autres missionnaires venus des districts ou des collèges pour prendre quelques jours de repos à la communauté, à l'occasion de la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul, fête patronale de Mgr Puginier. On s'embrassa de bon cœur, Monseigneur fit apporter une bouteille de vin de messe réservée pour la circonstance, et tout à la bonne franquette, on trinqua à la santé des recrues qui, de leur côté, portèrent bravement le toast à l'évêque et aux anciens. On parlait du séminaire de Paris, de la France, du pays, lorsque . . . *pan-pan-pan*, un nouveau roulement de tam-tam qui n'avait rien de triste, annonça l'heure du dîner. On se rendit en chœur au réfectoire où, sur une grande table commune à l'évêque et à ses missionnaires, étaient posés quelques plateaux en cuivre, couverts de cinq ou six petites assiettes en mauvaise faïence, qui contenaient le menu préparé à l'annamite.

— Cette fois-ci, mon ami, t'y voilà pour tout de bon ! Allons, courage, aux armes ! Bâtonnets dans la main droite entre le pouce et l'index ; écuelle de riz dans la main gauche, pique où tu pourras sur le plateau de ton carré : des goûts et des couleurs on ne discute pas. ”

L'art du savoir-vivre a nécessairement pour base l'art du savoir-manger ; ici, l'habile homme seul peut s'en tirer. Du reste on s'habitue vite dès que l'estomac crie famine, et il est beaucoup plus facile de s'habituer au riz et aux bâtonnets qu'on se le figure de loin. Cependant, les premiers temps, j'aurais bien voulu être habitué à n'avoir pas faim : je ne mangeais guère que des yeux.

* *

On dînait à 5 heures du soir, de sorte qu'après le repas on pouvait faire une petite promenade hygiénique en fumant sa pipe et en prenant l'air. Monseigneur, la canne à la main, nous fit faire le tour de la communauté, du réfectoire à l'imprimerie, de l'imprimerie à la ferme et à la basse-cour ; de là au cimetière, au Grand-Séminaire et à la chapelle, sans parler des cuisines et du collège des Chinois. Tous ces établissements sont installés dans la communauté qui présente la forme d'un vaste quadrilatère d'environ 600 mètres de long sur 350 mètres de large, entouré d'épaisses haies de bambou et de fossés remplis d'eau. Là-dedans, en cas d'attaque des lettrés, on pourrait facilement faire une résistance sérieuse.

* * *

Puis nous revînmes nous asseoir sous la véranda de la case épiscopale et, tout en dégustant une tasse de thé sans sucre, nous écoutâmes Mgr Puginier nous conter comment autrefois, *du temps de la grande guerre*, le missionnaire abordait au Tonkin. C'était plus périlleux et plus apostolique qu'à présent. Parti de France en 1858, le jeune P. Puginier dut, par suite de la persécution qui sévissait alors, faire à la Procure de Hong Kong un séjour qui lui pesa tellement qu'il demanda d'être détaché temporairement à Saïgon récemment conquis par la France. Après deux ans de travaux apostolique en Cochinchine, le missionnaire du Tonkin put enfin, non sans peine, remettre à la voile pour sa patrie d'adoption.

Le Tonkin était alors en feu, Minh Phung, prétendant de la dynastie des Lê, avait levé l'étendard de l'indépendance tonkinoise, et malgré le traité de paix avec la France. Tu Duc aux abois se vengeait de son insuccès sur les chrétiens. C'est à cette douloureuse époque que le P.

Puginier dé
tout était d
vicaire apost
du missionn
par mer les c

Sans cesse
dies sur terr
gouvernail fu
autre fois, c
aux missionn
passes, le jeun
et l'inébranla
du diable et d
terre de sa ch

— Mais v
frappé de tant
Le futur év
par cette paro
pour devise S

Mais nous fir
nous demandor
jeter sur les br
charité n'a d'ég
conduisit d'abo
de constater
déjà rendu à de
chaque nouvea
devant les cont
Bareille où les
plus ample cor
constitue le bea

Puginier débarqua à La Fou, dans le Tonkin oriental, où tout était dans la plus affreuse désolation. Mgr Alcazar, vicaire apostolique de cette mission, se jeta dans la jonque du missionnaire français pour essayer de gagner avec lui par mer les côtes sud du Tonkin occidental.

Sans cesse la mort devant les yeux. Brigands et incendies sur terre, pirates et tempêtes sur mer ! Un jour, le gouvernail fut mis en pièces par les flots courroucés ; une autre fois, des pirates abordèrent la jonque demandant aux missionnaires la bourse ou la vie. Dans ces terribles passes, le jeune missionnaire ne perdit jamais son sang-froid et l'inébranlable conviction que, bon gré mal gré, en dépit du diable et des éléments, il mettrait enfin le pied sur la terre de sa chère mission.

“ — Mais vous êtes fataliste ”, lui disait Mgr Alcazar frappé de tant d'énergie.

Le futur évêque de Mauricastre répondait probablement par cette parole de son glorieux patron, qu'il prit plus tard pour devise *Scio cui credidi !*

* * *

Mais nous finissons par abuser de la bonté de Monseigneur, nous demandons la permission de nous retirer pour aller nous jeter sur les bras du Procureur, le bon P. Bareille, dont la charité n'a d'égale que la multiplicité de nos besoins. Il nous conduisit d'abord à nos chambres, où nous eûmes le plaisir de constater que notre petit bagage apostolique était déjà rendu à destination. Puis, comme il était d'usage que chaque nouveau venu devait chanter quelque jolie chose devant les confrères réunis, nous retournâmes chez le P. Bareille où les chers confrères nous attendaient pour faire plus ample connaissance. Puisque la variété dans l'unité constitue le beau, c'était une belle réunion : Bretons et

Vendéens, Lorrains et Lyonnais, Champenois et Angevins, Basques et Auvergnats, Savoyards, Normands et Comtois... et oui, ma foi, ... tous provinciaux de la vieille France, tous Tonkinois...

*Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen....*

Liberté de bon ton, égalité conservant les distances, fraternité du Christ !

Et comme on meurt vite au Tonkin, on a le bonheur de rester toujours plus ou moins jeune, avantage très joli par le temps qui court.

Arrêtons-nous ici !... et bonsoir les amis... je m'aperçois que je prends l'habitude d'aller me coucher en finissant chaque chapitre. Ça ne vous gêne pas, j'espère. Allons tant mieux. Tout est bien qui finit bien.

VII

Installation d'un jeune missionnaire. — Comment je pendis la crémaillère. — Le nom de baptême. —

Etude de langue. — Une faute d'accent dans un sermon. — Van Tri, mon catéchiste ; son opinion sur les Dames de France.

— Une visite du Consul de France et de la "Massue" à Ke-So.

Maintenant que les premières émotions sont calmées, mettons ordre à nos petites affaires d'intérieur. Devoir important : présider soi-même au déballage de ses effets

d'outre-mer
dent risible,
faits d'usage
advint autre
tous les caté
devant l'auto
Je tâchai d
deste cellule
ma chambre.
que large et c
soupçonné la
on n'avait pa
et la lumière
anciens missic
devaient pas
cachettes sou
Un grand ri
bien) divisait
l'antichambre
le salon du mi
vant de table
nêtre, la plac
moustiquaire,
Contre les mu
pieuses et les
la famille sur
jeter les yeux...
planche élevée
phàn) occupe le
naire, canapé, t
l'étude de la lan
dans mes meubl
Eh bon nouve
allai du coup pri
une bonne vieill

d'outre-mer si l'on ne veut pas s'exposer à quelque incident risible, occasionné par l'ignorance des Tonkinois en faits d'usages, coutumes et costumes d'Europe, comme il advint autrefois, nous dit-on, à certain confrère qui vit tous les catéchistes de la paroisse arriver en grande pompe devant l'autel, affublés de ses chemises en guise de surplis.

Je tâchai donc de m'installer de mon mieux dans la modeste cellule que le P. Procureur m'avait permis d'appeler ma chambre. Elle n'était ni ronde ni carrée, plutôt longue que large et comme les annamites n'avaient encore jamais soupçonné la possibilité de l'impôt des portes et fenêtres, on n'avait pas eu peur de pratiquer des ouvertures : l'air et la lumière me manqueraient certainement moins qu'aux anciens missionnaires des temps de la persécution qui ne devaient pas être logés aussi confortablement dans leurs cachettes souterraines ou entre deux cloisons de torchis.

Un grand rideau (en annamite ça s'appelle *màn*, retenez bien) divisait la pièce en deux compartiment : d'un côté l'antichambre avec le catéchiste et les bagages ; de l'autre, le salon du missionnaire avec ses livres, un tabouret servant de table de travail, et dans le fond, en face de la fenêtre, la planche, couverte d'une natte et surmontée de la moustiquaire, qui compose le lit de plumes annamite. — Contre les murs blanchis à la chaux, quelques images pieuses et les photographies de la maison paternelle et de la famille sur lesquelles de temps en temps j'aimerai à jeter les yeux... sans larmoyer. — Une sorte d'estrade en planche élevée d'un pied au-dessus du sol (en annamite *phàn*) occupe le milieu du réduit : ce sera mon siège ordinaire, canapé, fauteuil, et théâtre de mes essais dans l'étude de la langue annamite. — Voilà tout, j'étais enfin dans mes meubles !

Eh bon nouveau, ne m'e sentant pas de joie, je m'en allai du coup prier les confrères de venir faire honneur à une *bonne vieille jurassienne* que j'avais rapportée de

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant....

et que d'une main timide je tirai des entrailles de mon sac
de voyage. Et nos cœur français prirent plaisir à songer

Qu'il n'en ont pas en Angleterre !

Et guère plus au Tonkin, mais tant pis ! Il suffit d'avoir
l'estomac apostolique, et " vive la joie quand même !

Sur la rive lointaine
Pour faire ample moisson.
Faut pas craindre la peine
Ni mauvaise saison,
Rire de sa misère
Autant que du bonheur,
A maigre et bonne chère
Faire toujours bon cœur
Sur l'air du tra....

(*Maître Corbeau sur un arbre perché.*)

Le missionnaire est comme le soldat en étape : un gai
refrain lui fait trouver le sac moins lourd.

* * *

Nous en étions là quand un catéchiste vint appeler les
deux nouveaux Pères de la part de Monseigneur. . . . Peut-
être que j'ai chanté trop fort ? . . . Non, grâce à Dieu, on a
l'esprit large au Tonkin : il s'agissait d'une chose beau-
coup plus sérieuse : prêter serment de nous conformer en
tous points aux bulles et décrets des Souverains Pontifes

Clément XI et B
Chinois. Cela fai
nous adressa une
" Vous êtes heu
au Tonkin occide
l'enthousiasme n
encore plus néce
avant tout la priè
Avec son franc
nier n'eut pas de
mon cœur.
" Maintenant, a
voilà enrégimentés
que vous avez prêt
vous faut un nom d
voyons. . . le P. Rig
et le Père Girod C
Vénérable Père N
du diocèse de Saint

Autant que possib
missionnaire est en
morales, charitabl
la Montagne, la Dou
bien on réquisitionne
et souvent c'est le ca
pour voir si la Cham
au destin s'il faut s'a
est qu'on ne l'est g
Nord, je tâcherai de n
moins confiance dans
protection du Vénéra
om annamite.

Clément XI et Benoit XIV au sujet des Rites Indiens et Chinois. Cela fait en toute âme et conscience, l'évêque nous adressa une petite admonestation paternelle :

“ Vous êtes heureux, mes jeunes amis, d'être missionnaires au Tonkin occidental, et vous n'avez pas tort. Mais si l'enthousiasme n'est pas défendu, la persévérance est encore plus nécessaire : du nerf... pas de nostalgie, et avant tout la prière, la confiance en Dieu ! ”

Avec son franc-parler et sa paternelle bonté Mgr Pugnier n'eut pas de peine à s'emparer de mon esprit et de mon cœur.

“ Maintenant, ajouta Monseigneur, maintenant que vous voilà enrégimentés dans la grande armée apostolique et que vous avez prêté serment d'être fidèles au drapeau, il vous faut un nom de guerre... pas trop difficile à prononcer : voyons... le P. Riguoin s'appellera *Cô Doai* (le Père l'Ouest), et le Père Girod *Cô Bac* (le Père le Nord) en souvenir du Vénérable Père Néron qui avait ce nom et était lui aussi du diocèse de Saint-Claude. ”

* * *

Autant que possible, le nom dont on baptise le nouveau missionnaire est en rapport avec ses qualités physiques ou morales, charitablement supposées, la Grandeur, la Force, la Montagne, la Douceur, la Paix, la Joie, la Félicité, ou bien on réquisitionne les noms des quatre points cardinaux, et souvent c'est le cas de dire qu'on regarde en Normandie et souvent c'est le cas de dire qu'on regarde en Normandie pour voir si la Champagne brûle. Et quelle amère dérision au destin s'il faut s'appeler le Riche ! La seule consolation, c'est qu'on ne l'est guère. Bref, puisque je m'appelais le Nord, je tâcherai de ne pas le perdre... et pour cela j'avais moins confiance dans mes propres lumières que dans la protection du Vénérable missionnaire dont je portais le nom annamite.

* * *

J'avais donc désormais mon équipement complet, la tente, l'uniforme, le numéro matricule... tout, moins les armes, ou plutôt l'arme, c'est-à-dire la connaissance de la langue qui devait être mon glaive de bataille contre le démon pour la prédication de l'Évangile. — Ah ! ce que la tour de Babel nous a causé de mal ! Mais il ne s'agissait pas de s'exclamer en jérémiades. Il fallait avaler... le volume, le dictionnaire annamite-latin, et pour y réussir le meilleur moyen était de suivre la méthode des anciens missionnaires qui, à force de travail et de génie industrieux, ont trouvé le système de remplacer les caractères chinois par les caractères latins, et une orthographe particulière qui satisfait parfaitement à toutes les exigences de la prononciation la plus recherchée de cette langue.

Comme le genre dictatique n'est pas le mien, je me garderai bien de faire ici une thèse sur la langue annamite. Je me contenterai de dire pour éclairer un peu la religion de mes lecteurs que si l'on ne fait pas attention aux signes et aux tons qui différencient le sens du même mot, on ne sera jamais compris. Un exemple, le mot *Ma* qui comporte tous les tons :

Ma, recto tono, signifie : fantôme.

Ma, avec signe descendant, signifie : pour.

Ma, avec signe grave, signifie : riz de semence.

Ma, avec signe grave cadencé, signifie : cheval (terme chinois).

Ma, avec signe interrogatif, signifie tombeau.

Ma, avec signe aigu, signifie : joue.

L'étude de la langue est donc la grande affaire de tout jeune missionnaire, qui avec le secours d'un catéchiste sachant quelques mots de latin, doit du matin jusqu'au soir, mettre tout son jugement, toute sa mémoire, toute son intelligence au service de son gosier, de sa langue et de son

nez, car c'est avec
philosophe a eu
intelligence servi
Pour moi, je n'ai
définition, car j'ai
à cette étude ing
me rendait un tri
der, autrement d
prononcer Nabuc
Cependant mon
vivante, ne cessai
me répétant : co
signifie qu'à force
Enfin, je me ha
qui plantaient de
buffles, furent ho
rent bien sortir de
ils étaient bien em
je dus me résigne
Un jeune missi
sacrifice et le jour
fête de l'Epiphani
pour une faute d'a
inédit à ceux des
indique le datif et
avec l'accent aigu,
reusement omis l'in
sa phrase accusait
Mages d'avoir offer
Voilà un exempl
l'attention qu'il faut

nez, car c'est avec tout cela qu'on parle en annamite. Et un philosophe a eu l'audace de dire que l'homme est une intelligence servie par des organes !

Pour moi, je m'aperçus facilement de la fausseté de cette définition, car j'eus toutes les peines du monde à me plier à cette étude ingrate, d'autant plus que mon amour propre me rendait un très mauvais service : j'avais peur de *canarder*, autrement dit de ne pas bien faire les signes et de prononcer Nabucodonosor quand il eût fallu dire Balthazar. Cependant mon brave catéchiste, professeur de langue vivante, ne cessait de me pousser l'épée dans les reins en me répétant : *co công mai sât congay nèn kim*, ce qui signifie qu'à force d'aiguiser le fer on obtient une aiguille.

Enfin, je me hasardai, et un beau matin les jardiniers, qui plantaient des choux, et les gamins qui gardaient les buffles, furent honorés des premières questions qui voulurent bien sortir de mon gosier rebelle. — Les pauvres gens ! ils étaient bien embarrassés, voulant rire et ne l'osant pas : je dus me résigner à leur en donner moi-même l'exemple.

Un jeune missionnaire n'eut même pas à faire ce petit sacrifice et le jour qu'il prêcha son premier sermon pour la fête de l'Épiphanie, toute l'assistance se permit de sourire pour une faute d'accentuation qui faisait ajouter un présent inédit à ceux des trois Rois Mages. Le mot *Cho* donner, indique le datif et le complément indirect. Le mot *Cho*, avec l'accent aigu, signifie *chien*. Le Père ayant malheureusement omis l'intonation et prononcé *cho* au lieu de *chô*, sa phrase accusait très correctement les trois bons Rois Mages d'avoir offert un chien à Notre-Seigneur.

Voilà un exemple qui suffit pour donner une idée de l'attention qu'il faut apporter aux accents et à l'intonation.

Une fois que la glace fut rompue et que des gens de bonne volonté se résignèrent à affronter une conversation avec moi, les progrès devinrent de plus en plus sensibles, et au bout de six mois, pour la fête de Noël, à la messe de minuit, je risquai par ordre mon premier sermon.

Ven Tri, mon catéchiste, daigna me dire que je ne lui avais pas fait trop honte.

C'était un brave garçon, intelligent et dévoué, mais d'un caractère assez peu malléable. Un jour que je crus devoir lui faire une observation, il me répondit sans sourciller :

“ Le Père est venu ici pour l'amour du bon Dieu, et moi, je le sers également pour l'amour de Dieu.. *non sum servus ad oculum serviens.* ”

Là-dessus il m'apprit qu'il avait lu les écrits de Socrate en rhétorique, et il me cita sentencieusement plusieurs maximes de Confucius. Je dus être ou tout au moins paraître convaincu que j'avais eu tort de remettre mon sage mentor à sa place.

* * *

Pendant que j'étudiais la langue à la Communauté, Mgr Puginier reçut la visite de M. de Kergaradec, consul de France à Hanoï, Mme la comtesse de Kergaradec accompagnait son mari. Au diner, Monseigneur lui donna naturellement la place d'honneur, à sa droite, et s'entretint aimablement avec elle. Puis quand on se leva de table, le consul s'empressa poliment pour présenter à Mme de Kergaradec son chapeau et son ombrelle suspendus au porte-manteau. Cela avait fortement intrigué mon Ven Tri qui, debout derrière ma chaise, avait suivi des yeux tout ce qui se passait, vexé très certainement de ne pas comprendre la conversation. A notre première séance d'annamite, mon catéchiste me dit à brûle-pourpoint :

“ — Les fen

“ — Tiens ?

“ — Parce q

donnant le pa

devant de sa t

Chez nous, ce

puis je ne con

ose s'asseoir à

missionnaires.

Pour du pur

mais probablem

peu chevaleresq

de France et au

Puisque je fai

cette circonstanc

lui et à ses con

chrétiens du Ton

une haute idée de

en Extrême-Orien

de Francis Garni

à notre grand a

canonnière, comm

à Ké So était sai

comme un signe

implacable des Le

Sans entamer s

viendra en son lieu

“ — Les femmes sont rares en France

“ — Tiens ? . . . et pourquoi donc ?

“ — Parce que on leur fait beaucoup d'honneur en leur donnant le pas sur les hommes . . Le monsieur qui va au devant de sa femme pour lui présenter son chapeau ! Chez nous, ce n'est pas cela : la femme sert son mari . . . Et puis je ne comprends pas comment une dame catholique ose s'asseoir à la droite de l'évêque, au-dessus de tous les missionnaires . . ”

Pour du puritanisme, en voilà du vrai. Je m'efforçai mais probablement sans grand succès, de refaire l'éducation peu chevaleresque de mon Annamite à l'endroit des dames de France et autres pays catholiques.

* * *

Puisque je fais la critique des idées de mon catéchiste en cette circonstance, il faut aussi que je lui rende justice, à lui et à ses compatriotes en général, en disant que les chrétiens du Tonkin à cette époque déjà lointain avaient une haute idée de la puissance et de la mission de la France en Extrême-Orient, surtout depuis l'héroïque expédition de Francis Garnier, qui cependant n'avait certes pas fini à notre grand avantage. Aussi le passage d'une petite canonnière, comme *la Massue*, qui avait amené le consul à Ké So était salué par toutes les populations riveraines comme un signe de protection contre la haine toujours implacable des Lettrés.

* * *

Sans entamer aujourd'hui ce chapitre intéressant, qui viendra en son lieu et place, je reviens encore à un incident

anecdotique, qui, pour moi du moins, signala le dîner susdit.

Le commandant de la *Massue*, le lieutenant de vaisseau X***, était un excellent homme à bord, je n'en doute pas, et à table, j'en suis sûr. Il causait facilement, avec une amabilité cordiale, et naturellement les promenades de la *Massue* dans les fleuves et rivières du Tonkin étaient son thème favori. Je prenais grand plaisir à l'entendre, bien que je ne connusse guère l'hydrographie du Tonkin. A un moment cependant je dressai l'oreille avec une pointe, ou une tension de douce incrédulité. M. X*** nous disait au milieu d'un beau moment de silence de toute la table, que dernièrement il avait remonté le fleuve Rouge jusqu'à *Hortansia*. Sans doute il méritait un témoignage de satisfaction du ministre de la marine... mais j'allais éclater de rire quand un coup d'œil de Mgr Puginier me rappela à l'ordre. Je savais déjà assez d'annamite pour avoir compris que *Hortansia* devait être la chrétienté *Ho Tàng Xà*.

* * *

Mais me voilà loin de l'étude de la langue annamite, et avec des digressions ou distractions pareilles, je risque bien de ne pas faire un linguiste remarquable. Je me laissai damer le pion par mon confrère et compagnon de voyage qui, au lieu d'être maintenu à la Communauté, fut envoyé dans une paroisse, à Bai Vâng, où seul, au milieu des Annamites, il fit des progrès beaucoup plus rapides que moi en fait de beau et bon langage, et d'us et coutumes du pays. En revanche, vivant au milieu des anciens, à côté de Mgr Puginier, j'eus l'avantage d'entendre raconter pas mal de choses intéressantes et instructives, ce qui me permet aujourd'hui de trouver assez facilement matière pour le chapitre suivant avant de partir en district.

Une promena
du Frère I
d'Hanoi
mandar
Une a
Garr
Niu

A quelques
montagnes, de
la Mission, B
deux fois par
jouir un peu d
la fin de sept
deux autres co
Sa Grandeur
épiscopale. En
de l'Univers o
et sans gêne, n
plètement ino
Ban-Phet à la
par votre très
canard sauvage
vieux fusil dan
poudre de cont
vertis en plomb
à honorer saint
A la leur va
bou, nous gravâ

VIII

Une promenade à BanPhet. — Arrestation et délivrance du Frère Paul. — Siège et prise de la citadelle

d'Hanoi par l'évêque de Mauricastre. — Un mandarin militaire qui n'a pas de chance. —

Une soirée à Ke-So à l'époque de Francis Garnier. — L'aspirant Hautefeuille à

Ninh-Binh et les missionnaires. —

Un apôtre : le P. Thorat.

A quelques kilomètres au nord-ouest de Ke-So, dans les montagnes, de l'autre côté du Dai, se trouve une ferme de la Mission, Ban-Phêt, endroit pittoresque et sauvage, où, deux fois par an, Mgr Puginier aimait à se réfugier pour jouir un peu de la solitude. Par une chaude après-midi de la fin de septembre, grâce à ma *nouveauté*, je partageai avec deux autres confrères le plaisir et l'honneur d'accompagner Sa Grandeur dans son excursion à la maison de campagne épiscopale. En jonque annamite, tout en lisant un article de *l'Univers* ou en jouant aux dominos, la pipe à la bouche et sans gêne, nous traversions la plaine de But-Son, complètement inondée à cette époque. Nous arrivâmes à Ban-Phet à la nuit par suite d'un contre-temps occasionné par votre très humble serviteur qui avait voulu tirer un canard sauvage ou un pélican blanc. J'avais découvert un vieux fusil dans le garde-meuble de la Mission : avec de la poudre de contrebande, des caractères d'imprimerie convertis en plomb de chasse, je réussissais une fois ou l'autre à honorer saint Hubert et Monseigneur partisan du résultat.

A la lueur vacillante de gigantesques allumettes en bambou, nous gravâmes en file indienne la colline sur le flanc de

laquelle est assise la case de plaisance, construite sur pilotis à la mode sauvage. Le rez-de-chaussée est à un mètre et demie au-dessus du sol ; on y grimpe par un étroit escalier ne différant pas beaucoup d'une échelle. Enfin, nous voilà dans la chambre haute où, en dépit de l'été, nous aurons de la fraîcheur pendant la nuit. La dent royale du tigre nous avait égorgé une chèvre pour le festin ;... mais contrairement à son habitude, le grand félin avait mal choisi sa proie, probablement parce qu'il avait deviné qu'il ne travaillait pas pour son compte : quelle vieille chèvre coriace et pas cuite ! Mais nous avions faim et ventre affamé n'y regarde pas de si près. Le plat de résistance fut enfoncé par la bonne humeur des convives, et après le souper, quand Monseigneur eût confessé les gens de la ferme, les pipes furent bourrées consciencieusement et les histoires pour l'instruction des nouveaux se prolongèrent bien avant dans la nuit.

En voici deux, comme échantillons ; elles peuvent s'intituler, la première : " Arrestation du Frère Paul ", la seconde : " Siège et prise de la citadelle d'Hanoï par l'évêque de Mauricastre. "

Le missionnaire, que ses confrères appelaient familièrement " le Frère Paul ", n'était autre que le jeune P. Pugnier, qui résidait alors au village de Ké-Loï, où était établie notre imprimerie. C'était vers 1863 : la paix officielle avec la France et la liberté religieuse étaient garanties en principe, mais sur le papier seulement. Le Frère Paul descendait par eau de Ké-Loï à Ké-Tru. Il fallait passer devant un poste de surveillance (comprenez piraterie) établi sur les bords de l'arroyo par un chef de canton très zélé pour ses intérêts. Notre habile homme, flairant une bonne aubaine, arrêta le missionnaire et le conduisit chez lui. Histoire de battre monnaie ! Mais un individu avait pu s'échapper et porter la nouvelle aux gens de Ké-Loï, qui soit dit en passant, n'ont pas froid aux yeux. Aussitôt grande rumeur par tout le village.

" — Si nous y allo
Cependan
du village
allèrent trou
Le mangeu
monnayé va
pas satisfait
" — Eh l
suivante, 70
portes et fe
naire, qui fu
ses libérateu
En homin
offert le thé
à lui soutirer
grâces... ; l'a
peut arriver.
encore étalé
firent irrupti
En faisant s
disparition d
plateau, objet
souvenir des
Plainte fut
sachant comm
de vouloir bie
ayant recours
publia dans la
en règle avec l
Peu après, la
solennelle... S
chef de canton
il lui fut ren
troisième... ur

“ — Si les hommes n'osent pas, disaient les femmes, nous y allons ! ”

Cependant, malgré l'effervescence populaire, les sages du village voulurent essayer les moyens parlementaires et allèrent trouver le chef de canton pour traiter de la rançon. Le *mungeur de barres* (la barre est un lingot d'argent monnayé valant 15 piastres) avait bon appétit : il ne fut pas satisfait de la somme qu'on lui offrit.

“ — Eh bien, bonsoir ! ” lui fut-il répondu, et, la nuit suivante, 70 gaillards, armés de bâtons, enfoncèrent les portes et fenêtres de la maison où était gardé le missionnaire, qui fut emporté triomphalement sur les épaules de ses libérateurs.

Un homme bien élevé le digne magistrat cantonal avait offert le thé de l'hospitalité à son prisonnier, car, s'il tenait à lui soutirer de l'argent, il désirait aussi gagner ses bonnes grâces. . . ; l'avenir. . . la politique. . . on ne sait pas ce qui peut arriver. Le service à thé en porcelaine de Chine était encore étalé sur le *phân* (lit de camp) lorsque nos gars firent irruption. Un amateur le ramassa. . . pour sa peine, En faisant son inventaire, le chef de canton constata la disparition des quatre petites tasses, de la théière et du plateau, objets auxquels il attachait un certain prix. . . en souvenir des ancêtres.

Plainte fut portée par lui au sous-préfet du lieu, qui, ne sachant comment trouver le voleur, pria le curé de Ké-Loï de vouloir bien assurer la restitution. Un sous-préfet païen ayant recours aux bons offices d'un curé ! Hein !. . . On publia dans la paroisse que l'auteur du délit eût à se mettre en règle avec le septième commandement de Dieu.

Peu après, la restitution se fit d'une manière publique et solennelle. . . Sur la grande route, un beau matin que le chef de canton montait à Hanoi, à chaque étape ou marché, il lui fut rendu une première. . . une deuxième. . . une troisième. . . une quatrième tasse ; si bien que, lorsque le

plateau, après la théière, lui arriva aux portes de la ville, tout le pays connaissait l'histoire, et le *Souvenir des ancêtres* retrouvé devint aussi pour notre homme le monument de sa sottise personnelle.

* * *

La seconde histoire se passait à la fin de l'année 1868 alors que le Frère Paul était déjà Vicaire apostolique du Tonkin occidental.

Mgr Puginier qui, à l'âge de 33 ans, venait de succéder à Mgr Theurel dans le gouvernement de la Mission, avait absolument besoin de rencontrer le gouverneur de Hanoi pour régler d'importantes affaires intéressant ses chrétiens, jusque-là traités en parias. Mais ce n'était pas chose facile, car à cette époque Francis Garnier n'avait pas encore appris à vivre aux mandarins annamites, et ceux-ci, n'ayant pas encore besoin de l'évêque, ne tenaient pas du tout à s'aboucher avec un grand Maître de religion qui, ils le savaient d'avance, ne venait pas précisément à Hanoi pour leur adresser des compliments.

Enfin, à force d'habileté diplomatique, Mgr Puginier obtint l'entrevue qu'il souhaitait ; mais quand, au jour et à l'heure fixés par le gouverneur, Sa Grandeur se présenta à la porte de la citadelle, il la trouva fermée. Politesse préfectorale ! L'affront était d'autant plus sanglant que c'était la première fois qu'un évêque osait se montrer à Hanoi. Monseigneur, qui était en palanquin, mit pied à terre, et, debout, en rochet et en camail, se planta stoïquement devant la porte, sous les regards ahuris d'une foule de curieux qui eurent tout le temps d'accourir à un spectacle alors extraordinaire.

Le siège de la place durait depuis trois heures, lorsqu'un général, avec un grand équipage, vint à passer comme par

hasard (il
l'air de te
français d
qu'il faisai

Le man
ses gracieu
neur de la
demi-lune,
bonnes he
guerre lass
Justum et
murs s'écro
ouvrir la p
prétexta ur
grand regre
se faire rei
payeur) dar

Malheure
toutes les p
son supérie
trahision po
d'Occident.

de répondre
" — Une
vous-même,
d'affaire qua
Quand au
ce tainement
Annam, les c
de bois !

Telle fut l

hasard (il avait dû sortir par une porte opposée) et eut l'air de tomber des nues en voyant ce grand monsieur français de violet habillé. L'évêque lui dit qui il était, ce qu'il faisait là, et lui déclara qu'il ne lâcherait pas pied.

Le mandarin militaire se confondit en politesses, offrit ses gracieux services, et dit qu'il allait prévenir le gouverneur de la présence de l'évêque. Il fit ouvrir la porte de la demi-lune, où Monseigneur dut encore attendre deux bonnes heures dans la maison des étrangers. Enfin, de guerre lasse, le gouverneur, convaincu qu'il avait rencontré *Justum et tenacem propositi virum*, craignit de voir ses murs s'écrouler devant pareille audace. Il capitula et fit ouvrir la porte ; mais, honteux, ayant "perdu la face", il prétexta un violent mal de tête ou de ventre, qui, à son grand regret, lui interdisait toute réception et l'obligeait à se faire remplacer par le *Quan-Bô*, (mandarin trésorier-payeur) dans cette circonstance solennelle.

Malheureux *Quan-Bô* ! Après avoir subi jusqu'à extinction toutes les plaintes de l'évêque, il fut vertement tancé par son supérieur hiérarchique, qui le soupçonnait de haute trahison pour avoir eu un si long entretien avec un barbare d'Occident. Le *Quan-Bô*, qui n'était pas un sot, se contenta de répondre :

" — Une autre fois, Excellence, je vous prie de venir vous-même, et vous verrez qu'il n'est pas facile de se tirer d'affaire quand l'évêque vous tient. "

Quand au général qui avait livré la demi-lune, il dut certainement recevoir une dégelée de coups de rotin, car, en Annam, les civils mènent les militaires à la baguette. Sabre de bois !

Telle fut la première prise de la citadelle d'Hanoï.

* * *

Ces deux anecdotes montrent bien l'amour que Mgr Puginier inspirait à ses chrétiens toujours prêts à se dévouer pour un père qui ne leur marchandait pas ses peines et aussi sa grande sagesse, son énergie de fer, son sang-froid imperturbable, en face de la ruse et de la haine mal dissimulée, des mandarins, qui, malgré tout, étaient obligés de s'incliner. Pour moi, jeune missionnaire, je palpiais d'aise et de fierté filiale en écoutant Monseigneur conter ces choses et d'autres semblables avec une rondeur et une bonhomie vraiment captivantes. A la Mission, dans les conversations en famille après les repas, on revenait souvent sur la récente expédition de F. Garnier et ses relations avec Monseigneur. Alors surtout, dès que le côté patriotique était touché, on sentait vibrer l'âme française de l'évêque missionnaire, que les épreuves et les calomnies n'avaient pu abattre.

Mais ce sont là choses historiques superbement burinées par la plume du R. P. Louvet dans sa *Vie de Monseigneur Puginier*.

* * *

Paulo minora canamus, et contentons-nous modestement de quelques bribes héroïques, recueillies de la bouche des vieux missionnaires de Ké-So.

Tout le monde en France aujourd'hui sait qu'un aspirant de marine à peine âgé de vingt ans, M. Hautefeuille, monté sur un canot à vapeur grand comme le creux de la main avec 6 hommes d'équipage, dont un Saïgonais, s'empara, le 5 décembre 1873, de la citadelle de Ninh-Binh, réputée imprenable, que défendaient près de deux mille hommes avec une cinquantaine de vieilles caronades, sans parler des fusils de remparts et des arquebuses à mèche. Or donc, sans faire pâlir l'auréole du jeune héros de cette incroyable aventure, voici quelques détails, inédits très probablement, qui remettront les choses au point.

M. Garnier
envoyé l'aspi
fluvial et d
mandarins. L
missionnaires,
victoire. Le
lorsque l'on rec
Phuc-Nhac, pu
Ninh-Binh ne
sion aux Franc
de quelques co
c'est-à-dire la t
" — J'y vais
leva précipitan
machine du car
Godard aime es
carton de son ir
allait partir poi
doucement, san
matin, avant le
Binh, mais si p
pour envoyer la
J'avais oublié
creux de la ma
doigt. et deux
français resta san
ment démantibu
canon : les tubes
M. Hautefeuille, s
imprudent ; heure
chrétiens lui vint
Avec cinq ma
d'interprète, il sa
petit groupe, per
annamites qui l'en

M. Garnier, qui se préparait à attaquer Nam-Dinh, avait envoyé l'aspirant Hautefeuille pour reconnaître la route fluviale et détruire quelques barrages élevés par les mandarins. M. Hautefeuille s'arrêta à Ké-So, chez les missionnaires, qui l'accueillirent en enfant chéri de la victoire. Le soir, après souper, on causait amicalement lorsque l'on reçut un pli du P. Gélot, supérieur du collège de Phuc-Nhac, prévenant que le *Tuàn Phu* (gouverneur) de Ninh-Binh ne demandait pas mieux que de faire sa soumission aux Français, pourvu toutefois qu'on daignât l'honorer de quelques coups de canon qui lui "sauveraient la face" c'est-à-dire la tête.

"— J'y vais " s'écria aussitôt M. Hautefeuille. On se leva précipitamment de table pour aller faire chauffer la machine du canot. Elle n'était pas en bien bon état, et le P. Godard aime encore à corser qu'il donna de la colle et du carton de son imprimerie pour rafistoler le petit *rafiot* qui allait partir pour la gloire. Vers minuit, le canot fila tout doucement, sans tambour ni trompette, et à 4 heures du matin, avant le jour, il se trouvait sous le rocher de Ninh-Binh, mais si près, qu'il fallut faire machine en arrière pour envoyer la bordée de mitraille sur les remparts.

J'avais oublié de dire que le canot, grand comme le creux de la main, avait un canon gros comme le petit doigt... et deux ou trois coups à tirer, pas plus. Ce salut français resta sans réponse. Mais le canot s'échoue, complètement démantibulé par la secousse de son propre coup de canon : les tubes de la chaudière éclatent. C'était fini, et M. Hautefeuille, au lieu d'être un héros, allait n'être qu'un imprudent ; heureusement pour lui, une barque de pêcheurs chrétiens lui vint en aide.

Avec cinq marins français et son indigène servant d'interprète, il saute à terre, baïonnette au canon, et ce petit groupe, perdu dans la foule bouleuse des soldats annamites qui l'entourent aussitôt, se dirige au pas accéléré

vers la porte de la citadelle. Le *Thân-Phu* se présente ; mais, en voyant la faiblesse des gens qui frappent à sa porte, il se prépare à les faire massacrer. Mais il comptait sans son hôte. Sans hésiter une seconde, Hautefeuille lui passe le bras autour du cou et l'entraîne familièrement à la maison des étrangers, un peu en dehors de l'enceinte fortifiée. Là, notre pauvre homme de gouverneur passe un mauvais quart d'heure, ni plus ni moins, car Hautefeuille, le revolver au poing, ne lui donne pas une minute de plus pour signer la reddition de la place, dont toute la garnison devait non seulement mettre bas les armes, mais se mettre à genoux sur le passage du vainqueur. Hautefeuille entra dans la citadelle, les 1700 (*dix-sept cents*) soldats de Tu-Dúc étaient à genoux, leurs fusils posés par terre. Sur un signe du jeune officier français, tous prirent vivement la clef des champs, mais les mains vides... les poches ne l'étaient probablement pas.

Le gouverneur resta à la disposition du vainqueur pour administrer la province au nom de la France. Mais qu'allaient devenir M. Hautefeuille et ses cinq ou six matelots perdus dans cette immense citadelle ?... les victimes de leur victoire sans aucun doute, si plusieurs centaines de partisans dévoués n'étaient aussitôt accourus de Kê-Vinh, de Phúc-Nhac, de Phât-Diêm, se mettre au service du drapeau de la France. Grâce au P. Gélot et au P. Six, le curé indigène de Phât-Diêm, en trois ou quatre jours, M. Hautefeuille réorganisa la province de *Ninh-Binh* d'une façon admirable ; ce jeune aspirant de marine, doué d'une intelligence hors ligne, et sachant prendre conseil des hommes expérimentés et dévoués qui lui offraient patriotiquement leur concours, devint l'idole des populations de la contrée.

Si ce jeune officier l'avait voulu, au moment de l'évacuation du Tonkin quelques semaines plus tard, il aurait pu dire : " J'y suis, j'y reste ! " et se tailler un royaume

avec son
gens sensés
ment :

Le

L'expédition
compagnons
bravoure, la
et le dévoué
indigènes, fi
français et le
de la lâcheté,
à Dieu !

avec son beau sabre de marin. J'ai souvent entendu des gens sensés émettre cette opinion que je partage pleinement :

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.

L'expédition de Francis Garnier et de ses héroïques compagnons, commencée d'une façon si française par la bravoure, la jeunesse et la victoire, soutenue par l'expérience et le dévouement des missionnaires et des chrétiens indigènes, finit en effet dans le sang... le nôtre, le sang français et le sang chrétien... et aussi, hélas ! dans la boue de la lâcheté, de la cruauté et de la honte. Mais l'heure est à Dieu !

(A suivre).

Excursion en Bolivie et au Pérou

Par Mgr **TERRIEN**

DÉLÉGUÉ DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Notre infatigable et dévoué délégué, Mgr Terrien, qui nous a assuré des concours précieux au Nouveau-Monde, a voulu avant de rentrer pour quelques mois en France, jeter un coup d'œil sur le théâtre futur de ses travaux, et se rendre compte des espérances qu'il pourrait justement concevoir. Le distingué prélat nous fait part de son journal de voyage et y ajoute des photographies. Nous publions le tout avec empressement.

1. — DE ANTOFAGASTA À ORURO

Ayant terminé notre mission dans la petite ville de Antofagasta sur les bords du Pacifique, le R. P Gunfrid Darbois et moi nous eûmes l'idée de faire une excursion en Bolivie, d'aller jusqu'à son ancienne capitale La Paz, pour, de là, rentrer au Pérou par le lac de Titicaca et finalement revenir par mer au Chili, en nous arrêtant à Iquique, ville importante sur le Pacifique où nous prêcherons notre croisade de la Propagation de la Foi.

* * *

Le 29 octobre nous mettons notre projet à exécution et nous disons adieu à Antofagasta. Autrefois, cette ville était

le débouché m
tient au Chili
province du mé
lique, c'est une
chemin de fer l
que nous visite
rendre, car, sur
nuit. Grâce à l'
aussi à l'influenc
nous obtenons n
est gracieusemer
apprécions toute
Cette ligne de
anglaise qui l'a c
tion des richesses
boliviens entre le
longitude, méridi

L'heure du dépa
installés dans notr
dernière fois les q
la station ; la locor
le désert.

Première jou

Nous parcouron
insensiblement à 2
mer. A peine som
sons de panoramas q
de Antofagasta ave
la ville dans toute s

le débouché maritime de la nation bolivienne ; elle appartient au Chili depuis la guerre. Elle est la capitale de la province du même nom et la résidence d'un vicaire apostolique, c'est une ville qui progresse et d'un grand avenir. Un chemin de fer la relie à Oruro, la première ville de Bolivie que nous visiterons. Nous mettrons trois jours pour nous y rendre, car, sur cette ligne, les trains ne voyagent pas la nuit. Grâce à l'amabilité du directeur de la compagnie et aussi à l'influence de M. Salas Errazuris, vicaire apostolique, nous obtenons notre passage gratuit et un wagon-lit nous est gracieusement offert. Ce sont deux faveurs dont nous apprécions toute la valeur.

Cette ligne de chemin de fer appartient à une Compagnie anglaise qui l'a construite uniquement en vue de l'exploitation des richesses minérales des hauts plateaux chiliens et boliviens entre le 23° et 17° latitude sud, et le 60° et 70° longitude, méridien Greenwich.

* * *

L'heure du départ sonne : nous sommes confortablement installés dans notre compartiment réservé ; nous saluons une dernière fois les quelques amis qui nous ont accompagnés à la station ; la locomotive s'ébranle, nous voilà en route pour le désert.

Première journée : de Antofagasta à Calama.

Nous parcourons 238 kilomètres et nous nous élevons insensiblement à 2,266 mètres au-dessus du niveau de la mer. A peine sommes-nous sortis de la gare, nous jouissons de panoramas qui nous ont ravi : derrière nous la rade de Antofagasta avec ses nombreux vapeurs et voiliers, et la ville dans toute son étendue avec ses coquettes maisons

en bois dont l'élégante construction me rappelle les chalets de nos places de Bretagne et de Normandie, et lorsque ce délicieux coup d'œil se dérobe aux regards, un spectacle d'un autre genre se présente à nous de chaque côté de la ligne du chemin de fer. Nous sommes entrés dans un désert immense de collines sans eau ni végétation. Cette aridité effrayante recèle des richesses étonnantes, car, de tous côtés, un précieux minéral affleure en abondance et de vastes champs de *salitre*, ou mieux de nitrate de soude, s'étendent à perte de vue. De nombreux ouvriers, appelés improprement mineurs, travaillent au compte de la Compagnie. Ils enlèvent une croûte de terre de 10 à 12 centimètres d'épaisseur à peine et rencontrent le nitrate impur, encore mélangé au sable et au silex. Des chemins de fer Decauville ou des mules l'apportent à la gare voisine et tous les jours cinq ou six trains transportent ces richesses à Antofagasta. Le nitrate impur est broyé et jeté dans d'énormes chaudières pleines d'eau portée à l'ébullition. Avec l'écume toutes impuretés sont enlevées ; un résidu blanc comme la neige reste au fond et est recueilli quand l'eau s'est complètement évaporé : c'est le nitrate.

Les vapeurs ou les voiliers partent pour l'Europe chargés de ce précieux produit, spécialement destiné à féconder nos champs de labour.

De notre wagon nous apercevons le sol bouleversé dont on a retiré le *salitre* et, de loin en loin, les équipes d'ouvriers encore occupés à cette besogne.

A mesure que nous avançons, nous montons toujours et, de chaque côté, l'horizon est fermé par d'insondables montagnes dont les flancs recèlent des mines de cuivre et d'argent que l'on exploite aujourd'hui sur une grande échelle. Voilà pourquoi le port d'Antofagasta devient chaque jour de plus en plus important. En général, les exploitations sont entre les mains de Compagnies étrangères, anglaises, américaines du nord et françaises. Les travailleurs, pour

la plupart Ind
et meurent en
et de la débau

Vers 6 heures
notre première
est à la gare ;
paroissiale, de
clarinette et n
mieux réussis.

Sur notre pa
paroisse que n
apostolique d'A
six. M. le Curé
bytère. Son égl
quelques minute
par la curiosité
autres venant a
J'adresse quelqu

Puis nous ren
sa pauvreté, noi
dû faire venir d
moins solides sor
de dormir dans r

Le lendemain
bon curé en ecc
reconnaissance n
talité.

Deuxièm

Nous parcour
mètres au-dessus
nous atteignons n
est humide et fr
degrés au-dessus

la plupart Indiens, vivent dans une misère morale affreuse et meurent encore jeunes, épuisés par les excès de l'ivresse et de la débauche.

Vers 6 heures du soir nous arrivons à Calama, terme de notre première journée. M. le curé, averti de notre passage est à la gare ; il a convoqué en notre honneur la musique paroissiale, deux cuivres, deux tambours, un fifre et une clarinette et nous sommes accueillis par une aubade des mieux réussies.

Sur notre parcours de 238 kilomètres, c'est la première paroisse que nous rencontrons. Elle dépend du Vicariat apostolique d'Antofagasta qui, d'ailleurs, n'en compte que six. M. le Curé nous invite à descendre à son modeste presbytère. Son église est bien modeste aussi et bien nue. En quelques minutes elle se remplit de fidèles, les uns attirés par la curiosité, désireux de voir des prêtres à barbe, les autres venant assister à la neuvaine des âmes du Purgatoire. J'adresse quelques mots d'encouragement à ces chrétiens.

Puis nous rentrons à la cure où le digne pasteur, malgré sa pauvreté, nous offre un repas convenable, mais qu'il a dû faire venir de l'hôtel. Pour la nuit, deux lits plus ou moins solides sont mis à notre disposition et nous exemptent de dormir dans notre wagon.

Le lendemain matin, à 6 heures, nous disions adieu au bon curé en accompagnant d'un témoignage palpable de reconnaissance nos remerciements pour sa cordiale hospitalité.

Deuxième journée : de Calama à Uyuni.

Nous parcourons 372 kilomètres et nous montons à 3,660 mètres au-dessus du niveau de la mer ; au mont San Pedro nous atteignons même 4,025 mètres d'altitude. La matinée est humide et froide, le thermomètre marque à peine 5 degrés au-dessus du zéro et, la veille, à midi, nous avons

27 degrés de chaleur. En passant devant le San Pedro nous ne sentons pas trop le froid ; mais nous commençons à souffrir de la *Puna* (mal des montagnes). Pour la première fois nous connaissions ce malaise qui provient de la raréfaction de l'air, nous éprouvions une grande difficulté pour respirer, le moindre mouvement fatigue ; il y a également accélération des battements du cœur et afflux du sang à la tête qui, heureusement pour moi se dégage par un saignement de nez assez abondant.

Le volcan San Pedro fumé continuellement. Il a vomi une sorte de montagne de pierres calcinées et de lave qui couvre une aire de plus de 2 kilomètres carrés. Comme le vent souffle toujours sur ces hauteurs, les cendres ont été toutes emportées au même endroit et comme entassées méthodiquement en forme de trapèze dont la hauteur dépasse 50 mètres et la base inférieure mesure plus de 200 mètres de côté. De ce volcan s'échappent fréquemment des émanations délétères. Il y a quelque temps, deux pauvres travailleurs chiliens, envoyés par les ingénieurs pour planter une bannière au sommet de la montagne, furent asphyxiés.

* * *

Nous passons du Chili en Bolivie sans trop nous en apercevoir ; cependant nous remarquons que la nature du terrain change. Au *salitre* succède le *borax*, sel étendu en nappes blanches sur le sol. On nous dit que, pendant l'hiver, il neige sur les hauteurs environnantes, que le froid atteint jusqu'à 250 et 390 au-dessous de zéro. Aux premiers rayons du soleil, les neiges fondent et inondent les plaines ; mais l'évaporation prépare le selgément et le borax et les Indiens recueillent ces produits pour le compte des Compagnies qui exploitent ces terrains. Les Chiliens, quoique bons travailleurs et durs à la peine, ne peuvent

guère s'a
controns p
Aymaros e
tous les de
leur est f
machine en

Vers 3 h
minéral de
en-dessous
les Indiens
formes, ent
d'une lumi
transparent
mille minar
tas de borat
gemme don
spectacle est
regards.

De chaqu
un cadre rav
suivant la n
ne se lasse p
À 8 heures
près de 400
dans notre w

Le lendem
la fête de la
Sainte Messe
Uyuni se tro

guère s'acclimater à de telles hauteurs ; aussi nous ne rencontrons plus que des Indiens boliviens, généralement les Aymaros et les Quilchas. Ils vivent de provisions apportées tous les deux jours par le train de Antofagasta. L'eau même leur est fournie de cette façon et à chaque station la machine en laisse une certaine quantité.

* * *

Vers 3 heures de l'après-midi nous arrivons à Cebollar, minéral de borate. Dans la plaine à 25 ou 30 mètres en-dessous de la ligne, et comme à 3 kilomètres de distance, les Indiens ont élevé des monticules blancs, affectant mille formes, entourés des eaux de la fonte des neiges, baignés d'une lumière crue dans une atmosphère extrêmement transparente. On croit voir une ville d'Orient avec ses mille minarets aux flèches blanches : ce ne sont que des tas de borates. Puis nous traversons des champs entiers de sel gemme dont les reflets nous brûlent les yeux ; mais le spectacle est si beau que nous ne pouvons en détourner nos regards.

De chaque côté de la voie ferrée, les montagnes forment un cadre ravissant, tour à tour vert, rose, couleur de plomb, suivant la nature du terrain ou la position du soleil : on ne se lasse pas de contempler ces merveilles.

À 8 heures du soir, nous arrivions à Uyuni, ayant franchi près de 400 kil. au milieu du désert. Nous passons la nuit dans notre wagon.

* * *

Le lendemain de bon matin, nous sommes sur pied. C'est la fête de la Toussaint ; nous avons le temps de célébrer la Sainte Messe, avant que la train reprenne sa marche. A Uyuni se trouve l'embranchement d'une voie ferrée qui

mène aux mines d'argent de Huanchaco dont l'un des principaux actionnaires est le jeune Lebaudry, frère de Max, le "petit sucrier", mort si tristement en 1897.

Troisième journée : de Uyuni à Oruro

Nous ne montons plus guère, nous restons entre 3,660 et 3,800 mètres d'altitude, durant un parcours de 300 kilomètres.

La *Puna* nous tient toujours, mais d'une manière bénigne.

Pendant toute la matinée nous avons le même panorama que les deux jours précédents. Les habitants sont rares ; nous ne trouvons, en fait d'être vivants, que de nombreux troupeaux de moutons, de guanacos et de lamas ; au bruit du train, ils lèvent la tête et semblent vouloir nous saluer.

* *

Vers 2 heures, nous arrivons à la station de Chalapata d'où partent les diligences pour la ville de Sucre, capitale actuelle de la Bolivie. Là, le paysage change soudainement, les hauts plateaux se couvrent d'un jonc sauvage que les Indiens appellent *tola* et qui donne une herbe folle croissant par touffes et ressemblant, vues de notre wagon, à des bonnets de grenadiers. Une petite mousse vert-pâle est pâturée par les milliers et milliers de lamas et de vigognes, d'ânes, de moutons, de chèvres qui peuplent ces solitudes. Tous ces animaux sont d'une petite taille qui les rend ridicules.

* *

Seul le lama se sent à l'aise dans ces régions. C'est la

providence de
apporte en de
minerais jusq
l'habille, sa cha
le chauffent. (
quand le froid
bitables, l'Indi
ses sacs de sel
les portes de se
toute la carava
pour vivre. Au
regagner à la n
A chaque ins
nombreux troupe
s'égrennent par
on sent la proxi
reparaît : nous
des jardins potag
préférence cultiv

Entre le 19e et
de plus de 20 lie
les plus étroits, c'
sant coucher de se
nom. A 6 h. $\frac{1}{2}$,
terminus du chem
seule qui existe ju
A Oruro, nous
Pères Francisca
quelques années ; r
et nous sommes he
départ de la dilige
samedi matin ; nous
profitons pour visit

providence de l'Indien, il se charge de ses fardeaux et il apporte en de minuscules sacs de 25 kilogrammes chacun les minerais jusqu'aux stations du chemin de fer. Sa laine l'habille, sa chair le nourrit et même ses excréments desséchés le chauffent. C'est l'animal le plus précieux du pays. L'hiver quand le froid et la neige rendent les hauts plateaux inhabitables, l'Indien charge ses ustensiles de crisine, ses nattes, ses sacs de sel et ses effets, sur quatre ou cinq lamas, ferme les portes de sa maison avec des pierres et de la boue ; puis toute la caravane descend dans la plaine et vend le sel pour vivre. Aux premiers beaux jours on s'empresse de regagner à la montagne pour reprendre la vie pastorale.

A chaque instant nous distinguons dans ces déserts de nombreux troupeaux conduits par les Indiens dont les huttes s'égrenent par groupe de cinq ou six. C'est déjà plus gai ; on sent la proximité de la ville de Oruro. Puis la végétation reparait : nous apercevons même des champs labourés et des jardins potagers ; de tous les légumes, l'oignon est de préférence cultivé.

* * *

Entre le 19^e et le 18^e degré, nous longeons un lac immense de plus de 20 lieues de long sur 5 ou 6 de large aux endroits les plus étroits, c'est le Poopo. Nous assistons à un ravissant coucher de soleil sur le lac et les montagnes du même nom. A 6 h. $\frac{1}{2}$, nous arrivons à Oruro, c'est le point terminus du chemin de fer ; d'ailleurs cette ligne est la seule qui existe jusqu'à présent en Bolivie.

A Oruro, nous sommes descendus chez les Révérends Pères Franciscains qui y ont un couvent, seulement depuis quelques années ; nous sommes accueillis comme des frères et nous sommes heureux de nous reposer un peu à l'aise. Le départ de la diligence pour La Paz doit avoir lieu que samedi matin ; nous avons donc deux jours à nous, nous en profitons pour visiter Oruro.

C'est une ville de 7 à 8,000 habitants, dont 1,000 blancs à peine ; le reste de la population est composé d'Indiens aux costumes les plus étranges, mais gracieux et riches parfois. Le vêtement des Indiennes appelle surtout notre attention : leurs robes aux couleurs voyantes sont courtes et larges, comme les crinolines de l'Empire, et viennent à peine toucher le bout des chaussettes de celles qui en usent ; mais la plupart de ces Indiennes portent des bottines assez élégantes, étroites sans prétendre aux petits souliers des Chinoises. Elles ont aussi le luxe des bracelets aux bras et au cou, et ornent leur chevelure bien tressée d'un chapeau d'homme en laine ou en paille : cela est moins gracieux.

Comme nous sommes au jour des Morts, nous sortons pour visiter les principales églises de cette petite ville. Les Indiens ont un culte tout particulier pour leurs défunts, à l'intention desquels ils font dire tous les ans des milliers de répons. Aussi dans chaque église, 5 ou 6 catafalques de luxe sont élevés ; de nombreux chandeliers en argent les ornent et des milliers de bougies y sont allumées. Depuis la veille au soir jusqu'à midi du jour des Morts, ce n'est qu'une longue file de fidèles qui s'en vont en procession d'église en église en priant pour leurs défunts et en faisant réciter des répons. A chaque catafalque il y a un prêtre qui ne cesse d'accomplir cette besogne, d'ailleurs assez lucrative pour lui. Dans la soirée, prêtres et fidèles se transportent au cimetière, où les mêmes prières se disent aux mêmes intentions. Je ne crois pas qu'il y ait un seul Indien qui omette cette dévotion pour ses chers défunts : cette pratique est assez commune dans toute l'Amérique espagnole.

Pendant notre séjour à Oruro nous apercevons dans les rues un certain nombre de messieurs (*caballeros*) en habit noir avec le chapeau d'étiquette. Notre surprise n'est pas de longue durée : nous apprenons que la Convention nationale vient de s'y établir ; la dernière révolution contre le prési-

dent Alon
a triomph
Républiqu
Convention
constitué, i
Paz, et non
villes qui
amené la cl
Nous voi
notre dépa
payées, car
passage gra
que, dans c
commerce a
Le P. Dar
c'était la Sa
une réunion
roi si désiré
gardien et e
ensuite fut
auquel mon
fûmes frapp
des sentimen
légitimiste, à
Leurs toasts
Roi et Patrie

L'heure du
bons Pères F
tous veulent n
presque toujo
ce n'est qu'à
diligence se 1

dent Alonso ayant été victorieuse. Le général Pando, qui a triomphé du gouvernement, a été élu Président de la République et se trouve provisoirement à Oruro avec la Convention nationale. Une fois le nouveau gouvernement constitué, il établira son siège définitif probablement à la Paz, et non à Sucre, puisque c'est la rivalité entre ces deux villes qui a occasionné la dernière révolution et qui a amené la chute d'Alonso qui résidait à Sucre.

Nous voilà arrivés au samedi 4 novembre, jour fixé pour notre départ. Nos places à la diligence sont retenues et payées, car nous n'avons pas eu ici la chance d'avoir notre passage gratuit, c'est une entreprise allemande. J'ajouterai que, dans cette localité, il a près de soixante maisons de commerce allemandes.

Le P. Darbois et moi, nous eûmes ce jour-là une surprise : c'était la Saint-Charles-Borromée, et il y a eu au couvent une réunion du parti carliste pour célébrer la fête de leur roi si désiré. Il y eut messe solennelle. Le R. P. Barcelo, gardien et ex-carliste, officia avec diacre et sous-diacre ; et ensuite fut servi au réfectoire des Pères un déjeuner, auquel mon compagnon et moi nous fûmes invités. Nous fûmes frappés, au milieu de la fraternelle gaieté du repas, des sentiments profonds de religion de ces champions de la légitimisme, à plus de trois mille lieues de la Patrie. Leurs toasts se résumèrent dans leur belle devise : " Dieu. Roi et Patrie ! "

* * *

L'heure du départ est arrivée ; nous prenons congé des bons Pères Franciscains et de ces braves carlistes ; mais tous veulent nous accompagner jusqu'à la voiture. Comme, presque toujours, en Amérique, où on n'est jamais pressé, ce n'est qu'à 11 h. $\frac{1}{2}$ (au lieu de 10 heures) que notre diligence se met en mouvement. Nous échangeons une

dernière poignée de main avec ces bons amis qui, hier, étaient des inconnus pour nous, et dont le souvenir sympathique restera gravé dans notre mémoire. Nous voilà en route, nous sommes bientôt en dehors de la ville, et nous entrons dans la Pampa. Alors seulement je jette un coup d'œil sur notre véhicule : c'est une berline du XVIII^e siècle, une véritable caisse traînée par quatre mules. Nous sommes au grand complet, 10 voyageurs dont 9 à l'intérieur, le 10^e qui est un Français, propriétaire d'un hôtel à La Paz, est devant auprès du cocher. Il est difficile de se mettre à l'aise ; heureusement nous n'avons que 9 lieues à faire avant d'arriver à la première étape, mais comment ferons-nous ensuite ? Bast ! à chaque jour suffit sa peine, donc en avant !

C'est toujours la même uniformité de terrain : le sol saturé de sels laissant à peine pousser un gânet sauvage, il n'y a, ici encore, que le *tola* et la mousse vert pâle ; régal des lamas.

Enfin, à 5 heures, nous arrivons à la première *Posada* (auberge) qui s'appelle Caracollo.

Nous descendons avec satisfaction de notre *diligence*, et nous nous installons dans notre caravansérail où deux lits en *adobes* (briques cuites au soleil) nous attendent. La couchette eût été un peu dur sans nos couvertures de voyage qui nous servent de matelas. Nous faisons une légère collation avec les provisions que nous avons achetées à Oruro.

Quant aux voyageurs qui n'ont pris cette sage précaution, ils doivent s'asseoir à la table d'hôte de l'auberge. Là, le service est fait par les Indiens Aymaras, aux culottes collantes courtes et aux longs cheveux, coiffés d'un bonnet à couleur éclatante. Notre frugal repas terminé, nous allons visiter l'église, nous demandons à voir M. le curé ; mais impossible d'arriver jusqu'à lui. Du moins, nous pouvons nous entendre avec le sacristain pour les messes du lendemain.

* * *

Le diman
servies en r
du matin, e
dans l'église
mots. Ces b
la main.

Nous par
Caracollo.

Cette seco
Nous avons

Nous vo
anciens Indi
(briques cuit
versé (Δ) s'a
encore ; mai
tions, et ont
ont emporté
ce qui veut

A midi, no
hâte, et not
Comme c'est
assistons à u
mains entrela
que deux In
pipeau. Sicas
portiques de
mozarabe et c
d'argent ; les c
sont aussi re
Dans les bras
rétables jusqu

Le dimanche 5, nos deux messes sont dites à la fois et servies en même temps par le même indien. Il est 4 h. $\frac{1}{2}$ du matin, et pourtant plus de 100 personnes sont réunies dans l'église. Je les bénis après leur avoir adressé quelques mots. Ces braves Indiens s'empressent de venir nous baiser la main.

Nous partons sans avoir eu l'honneur de voir le curé de Caracollo.

Cette seconde journée sera plus fatigante que celle d'hier. Nous avons 24 lieues à franchir pour arriver à l'étape.

Nous voyons tout le long de la route les tombes des anciens Indiens (*los gentiles*). Ces sépulcres en *adobes* (briques cuites au soleil) ayant une ouverture en V renversé (Δ) s'appellent *acamaya*. Les indigènes les respectent encore ; mais des Européens ont bravé toutes les superstitions, et ont trouvé des pièces d'orfèvrerie curieuses qu'ils ont emportées. Un des relais s'appelle même *patacamaha*, ce qui veut dire les 100 sépultures.

* * *

A midi, nous arrivons à Sicasica. Nous déjeunons à la hâte, et nous sortons pour visiter cette petite localité. Comme c'est dimanche les Indiens sont en fête. Nous assistons à une danse gracieuse de deux femmes qui, les mains entrelacées, tournent l'une autour de l'autre, pendant que deux Indiens jouent l'un du tambour, et l'autre du pipeau. Sicasica a une antique église espagnole dont les portiques de pierres sculptées sont un curieux mélange de mozarabe et de renaissance. Le maître-autel est tout plaqué d'argent ; les caissons de la voûte semi-grecque, semi-romane, sont aussi revêtus d'argent, au moins la partie du chœur. Dans les bras de croix deux autels style renaissance avec rétables jusqu'à la voûte sont couverts de dorure ; c'est

encore un souvenir de la magnificence et de la foi de l'Espagne.

Notre promenade achevée, il faut remonter dans notre caisse pour ne plus en ressortir que le soir en arrivant à Ayoayo où nous devons passer la nuit.

* * *

Ayoayo, qui veut dire *Pierres de sel* en langue aymara, a été le théâtre d'une des scènes les plus féroces de la dernière révolution, qui ensanglanta la Bolivie par la dispute des deux capitales rivales, Sucre et La Paz. Tout le long de la route, nous avons vu des *ranchos* (maisons modestes) brûlés par les Indiens révoltés. L'armée d'Alonso vaincue au Crucero, entre Cosmini et Chacoma, avait déposé dix-huit de ses blessés dans l'église d'Ayoayo ; deux prêtres les accompagnaient. Les Indiens, profitant de la querelle des Blancs, se soulevèrent de tous les côtés, dans le but de reprendre possession de leurs terres, commirent des atrocités partout où ils passèrent en ne laissant que des ruines après eux. Chemin faisant, ils rencontrèrent ces infortunés réfugiés dans l'église, et les massacrèrent à coups de rotins ou de couteaux, sans épargner les deux prêtres. Le curé voulut intercéder : il fut également tué par ces Indiens sauvages dont la plupart étaient ses propres paroissiens. Non contents de ce carnage, les Aymaras féroces burent le sang et mangèrent le cœur de leurs victimes. Les cadavres furent abandonnés trois jours sur la place publique, les chiens commencèrent même à les dévorer. Pando, le vainqueur du Crucero, à son passage d'Ayoayo, les fit transporter au cimetière où ils furent enterrés à fleur de terre ; on ne peut s'approcher de ces tombes d'où s'échappe une odeur fétide et insupportable.

L'administration ecclésiastique pour punir ces crimes, mit l'église en interdit, et, depuis neuf mois, le prêtre ne

visite plus ces
baptêmes, ni m
la population
les six caciques
main (ces bâti
l'autorité), nous
village, en nous
ces mêmes chefs
tres massacrés
promise.

Le lundi à 5 h
instalés, chargés
crucifix du villag
La Paz forme le
plus de 600. No
Après le dernier
pour leur faire co
pris part aux tra
présence du prêtre
soins à donner
ministre le bap
Ces Indiens parai
mes qu'ils répand
té à Dieu, à l'E
envoyé. Ils nous
ecclésiastique pou
fin à leur trop le
eux sont innocent
A 6 heures, no
24 lieues à franch
dernière journée d
son roulante, où le

visite plus cette localité ; par conséquent, il n'y a plus ni baptêmes, ni mariages, ni extrême-onction. A notre arrivée, la population vient nous supplier de dire la sainte messe : les six caciques, ayant leurs batons de commandement à la main (ces bâtons sont sculptés en argent et représentent l'autorité), nous baisèrent les pieds et les mains au nom du village, en nous suppliant d'accéder à leurs désirs. Peut-être ces mêmes chefs avaient-ils été les bourreaux des trois prêtres massacrés chez eux !. La messe leur fut quand même promise.

* * *

Le lundi à 5 heures du matin, deux autels étaient déjà installés, chargés de toutes les statues des saints, de tous les crucifix du village. Un bataillon républicain en marche pour La Paz forme le cercle derrière les indigènes au nombre de plus de 600. Nos deux messes se disent en même temps. Après le dernier évangile, je leur adressai quelques paroles pour leur faire comprendre la culpabilité de ceux qui avaient pris part aux tragiques événements qui les privaient de la présence du prêtre. Puis j'ajoutai quelques conseils sur les soins à donner aux moribonds, et leur recommandai d'administrer le baptême aux enfants, en cas de nécessité, etc. Ces Indiens paraissent repentants, si on en juge par les larmes qu'ils répandent à flots, et par leurs serments de fidélité à Dieu, à l'Eglise, et au nouveau pasteur qui leur sera envoyé. Ils nous supplient d'intercéder auprès de l'autorité ecclésiastique pour que ce pasteur vienne au plus tôt et mette fin à leur trop longue punition, puisque la plupart d'entre eux sont innocents, disent-ils, des crimes commis.

A 6 heures, nous reprenions la berline, n'ayant plus que 24 lieues à franchir pour arriver à La Paz. C'est donc notre dernière journée de supplice dans notre peu confortable prison roulante, où les cahots nous ont moulé bras, jambes et

têtes. Il faut y avoir passé, dans ces chemins, pour avoir une idée de nos tribulations pendant ces trois journées.

Nous découvrons l'Ilimani, la plus haute montagne de l'Amérique du Sud, à 26,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; elle est couverte de neiges éternelles. Plus loin, le Sorata nous apparaît, et à ses côtés le Huaina Potosi.

Enfin nous apercevons le Mururata, dont le sommet semble échanuré. La légende indienne rapporte que le pic du Mururata fut coupé d'un coup de fronde, lancé par un Inca, qui voulait que l'Ilimani dominât toutes les autres montagnes.

* * *

Vers 2 heures de l'après-midi, nous nous arrêtons à Achocalla, cratère ouvert dans la montagne, et renfermant tout au fond un village indien, aux maisons éparpillées sur les bords du lac. De l'endroit où nous sommes, le point de vue est délicieux et nous ne nous laissons pas de le contempler. C'est une légitime compensation aux terribles cahots de la route.

Les Indiens de cette localité sont renommés par leur *Taurimaquia*, torrear (habileté dans les jeux de taureaux), où tout le danger est pour eux. On attache sur un taureau lâché dans l'arène un *poncho*, rempli de *bolivianos* (le *poncho* est une espèce de couverture en forme de chasuble espagnole, que l'indien place sur ses épaules). Le *boliviano* est la monnaie du pays, comme en France la pièce de 5 francs). C'est la mise en scène.

Le jeu consiste à venir prendre une par une les pièces d'argent renfermées dans le *poncho*. Elles deviennent, bien entendu, la propriété des habiles qui réussissent à les retirer. Comme, hélas ! l'Indien va à ces jeux toujours grisé d'alcool, il échappe rarement aux coups de cornes du taureau furieux ; à chaque séance, il y en a toujours deux ou trois d'éventrés.

A 3 heures, nous arrivons au *alto* de La Paz, d'où nous dominons la ville ; elle nous apparaît comme une merveille au fond d'un cratère. Pour avoir une idée de La Paz, figurez-vous une tasse ; la ville s'étend au fond, toute entourée de montagnes qui lui servent de remparts. De cette hauteur, nous sommes à plus de 1,000 mètres au-dessus d'elle, et elle-même est à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous pouvons, à notre aise, en étudier le plan et la topographie. Son aspect général, ses maisons aux toits rouges, ses rues en montagnes russes, produisent une agréable impression ; c'est un spectacle unique au monde.

Une fois notre curiosité satisfaite, notre diligence se met en marche et opère la descente dans une course vertigineuse. La pente est rapide, quoique la route soit en lacets, et on n'est pas sans éprouver une sérieuse appréhension à voir la vitesse avec laquelle nous sommes emportés ; un accident serait mortel.

Enfin, après un quart d'heure d'angoisses, nous sommes hors de danger ; on fait halte et nous sortons de notre voiture, sans trop de regrets, comme vous vous l'imaginez.

En mettant pied à terre, nous trouvons deux pères Jésuites, qui nous emmenèrent à leur beau Collège de Saint-Callixte. C'est là que nous recevons une généreuse et cordiale hospitalité pendant notre séjour à La Paz. En effet, nous sommes accueillis à bras ouverts par le Rév. P. Tobia, Recteur du Collège et ex-Vicaire apostolique dans l'Équateur. C'est aussi un ancien zouave pontifical, titre qui crée immédiatement entre nous la plus vive sympathie.

**De La Paz à Puno (Pérou) par le lac de Titicaca,
à 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.**

Les quatre jours complets que nous passons à La Paz nous suffisent pour visiter cette ville intéressante et singu-

lière, unique au monde, je crois, par sa position physique et par son aspect original. Elle compte près de 60,000 habitants dont les deux tiers sont indiens : son climat est sain et tempéré malgré son altitude, il y a même de la végétation, ce qui est bien rare à 4,000 mètres de hauteur ; sa promenade publique (Alamada) est très agréable et fréquentée, au milieu de ses grands arbres dont l'ombrage est recherché, et de ses plantes dont les fleurs variées exhalent un parfum exquis. C'est une ville paisible comme l'indique son nom, et cependant sa jalousie contre sa rivale Sucre l'a fait se mettre dernièrement à la tête du mouvement révolutionnaire ; elle a été le foyer et l'âme de l'insurrection, elle a triomphé, et aujourd'hui le Président et le nouveau gouvernement résident dans son sein.

* * *

A La Paz il y a deux couvents de Franciscains, plusieurs paroisses et communautés de religieuses dont les principales sont : les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, les sœurs des Sacrés-Cœurs, celle du Bon-Pasteur, etc. Ces religieuses s'occupent des hospices, des hôpitaux, des ouvroirs, et aussi de l'éducation des jeunes filles. Pour les jeunes gens il y a le Collège des Pères Jésuites et le séminaire. Je n'oubliai pas la chère mission qui m'a été confiée : l'œuvre de la Propagation de la Foi a été bien comprise et admise sans difficultés par l'autorité ecclésiastique, et partout où j'eus occasion de la faire connaître. Un sermon de charité improvisé à l'hospice donna un heureux résultat. Je crois qu'en passant un mois à la Paz, on formerait des centaines de dizaines d'associés, car les habitants sont dociles et charitables, et malgré le vice de la boisson auquel ils sont adonnés, ils sont restés chrétiens.

C'est le 11 au matin que nous disons adieu à la pittoresque et sympathique petite ville de La Paz. Il nous faut en-

core reprendre
Chililalla ou P
ce n'est qu'une
attelées à notre
quel se trouve l
arrivée pour fa
n'avions employ
nous laissons, a
rama de La Paz,
dirigeons sur C
naire ne s'offre à
inhabitée. Nous
de misérables pe
vées par les soir
indiens pour pé
L'administration
service est fait
les mois, et sont
terres que leur a
de la fameuse M
indiens à travail
dépit de l'indéper
fraternité proclan
heureux indigène
fices publics sont
pont de pierre qui
palais des postes, e
L'esclavage mên
nom ou sous une f
moins que des escl
riches Hacendado
sont loués par leur
treprises, comme o
Pongo reçoit l'alim
prix de la locatio.

core reprendre la diligence qui nous conduira jusqu'à Chililalla ou Port Perez, sur les bords du lac de Titicaca, ce n'est qu'une journée de voyage. Malgré les huit mules attelées à notre voiture, la montée du cratère au fond duquel se trouve la ville dure plus de deux heures, et à notre arrivée pour faire la même route en descendant nous n'avions employé qu'un quart d'heure. Parvenus en haut, nous laissons, après avoir admiré une dernière fois le panorama de La Paz, le chemin de Oruro à gauche, et nous nous dirigeons sur Chililalla. Sur le parcours rien d'extraordinaire ne s'offre à nos regards ; c'est la *pampa* monotone et inhabitée. Nous ne trouvons, à des distances désignées, que de misérables *posadas* ou auberges. Ces *posadas* sont élevées par les soins du gouvernement qui réquisitionne les indiens pour pétrir les *adobes*, et faire la construction. L'administration de la Posada est confiée à un blanc. Le service est fait par des indigènes qui se remplacent tous les mois, et sont obligés à ce travail comme paiement des terres que leur abandonne le gouvernement. C'est un reste de la fameuse *Mita* espagnole ou protestation forçant les indiens à travailler dans les célèbres mines de Potosi. En dépit de l'indépendance, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité proclamées en Bolivie, cette servitude des malheureux indigènes existe encore, et généralement les édifices publics sont bâtis de cette façon. Citons à La Paz le pont de pierre qui se trouve en face de San-Francisco, le palais des postes, etc.

L'esclavage même est en vigueur actuellement sous un nom ou sous une forme déguisée : les Pongos ne sont rien moins que des esclaves. En effet étant les domestiques des riches *Hacendados* (propriétaires) de Bolivie, les Pongos sont loués par leurs maîtres à des particuliers ou à des entreprises, comme on loue les bêtes de somme. Le pauvre Pongo reçoit l'alimentation de ceux qui l'emploient, mais le prix de la location est remis intégralement à l'*Hacendado*

ou propriétaire. Celui-ci prête quelquefois à la famille des Pongos un coin de terre pour la culture.

Les deux domestiques du collège Saint-Callixte étaient des Pongos : leur patron les avait loués pour 80 bolivianos chacun, dont ils ne recevaient pas un centime : les Pères Jésuites leur donnaient quelques réaux par semaine, mais par charité et pure bonté. — Généralement, les portefaix, les porteurs d'eau, les commissionnaires sont des Indiens Pongos. Cette plaie n'existe plus qu'en Bolivie. Les soldats ou les gardiens de police saisissent brutalement ces Indiens, hommes et femmes, et les obligent à travailler sans aucune rétribution. L'Indien s'y soumet par force, par habitude, mais il se révolte intérieurement contre cette injustice criante, et cet état de colère sourde explique, sans les justifier, les représailles des Indiens contre les blancs.

* * *

Vers les 3 heures du soir, nous apercevons le lac de Titicaca, c'est une véritable mer qui s'offre à nos regards étonnés : nous en longeons la rive pendant une heure avant d'arriver au port où nous nous embarquerons pour nous rendre à Puno, ville du Pérou. Des cases sont disséminées par groupes de cinq à six sur le rivage ; les familles d'une même tribu sont ainsi agglomérées. Les Indiens d'ici, au teint plus sombre que ceux de La Paz, vivent un peu de leurs troupeaux, beaucoup du lac où pullulent les poissons et en particulier les *pejercyes* dont la taille ne dépasse jamais 10 ou 12 centimètres et qui sont les plus exquis, et par conséquent les plus recherchés. Les îles du lac et ses rives sont aussi très favorables à la culture des pommes de terre dont les Indiens font leur *chuno*.

* * *

Le
const
plate
de ga
rosea
flotai
des r
cator
Qu
pagaie
a reco
Les
un vil
chuas;
du No
Dan
sonnier
d'anné
le gouv
gerie. l
les pre
l'autori
mais le
sont so
étendue
bien dif
pas de
core la
Vers l
vien sur
de maisc

Les barques des pêcheurs sont très curieuses et d'une construction originale. Le bois est inconnu sur les hauts plateaux boliviens, les Indiens font leurs barques en forme de galère turque à pointes effilées, à flancs renflés, avec les roseaux qui croissent sur les rives marécageuses du lac ; la flotaison est parfaite et la rapidité très grande. Les fibres des roseaux composent l'unique voile latine de cette embarcation.

Quant l'Indien ne peut utiliser le vent, il se sert de la pagaie en hauts fonds, et quand il peut atteindre le sol, il a recours à un bâton assez long qui est son propulseur.

Les Indiens aymaras purs sont en guerre continue avec un village de l'ouest du lac dont les habitants sont *quilchuas*; c'est encore un reste des vieilles inimitiés des Indiens du Nord contre ceux du Sud.

Dans ces disputes de village à village, s'il y a des prisonniers, les vainqueurs les mangent. Il ne se passe guère d'années sans que cet horrible fait ne se réalise, et jusqu'ici le gouvernement n'a pu réussir à empêcher une telle sauvagerie. Les caciques chargés de l'administration sont souvent les premiers coupables, et se gardent bien de renseigner l'autorité. Seul le prêtre pourrait abolir cette coutume ; mais les paroisses de l'*alta planicie* (des hauts plateaux) sont souvent sans pasteur, de plus elles sont d'une si grande étendue qu'avec la meilleure bonne volonté le ministère est bien difficile, et à peu près impossible. Aussi je ne crains pas de dire que les deux tiers de la Bolivie attendent encore la vraie civilisation.

* * *

Vers les 4 heures, nous arrivons à Chililalla, port bolivien sur le Titicaca. C'est une localité d'une cinquantaine de maisons : un hôtel, ou mieux dit une auberge, les cases

des employés de la douane, quelques hangars pour recevoir les farines qui viennent du Pérou et les marchandises européennes qui passent par Panama, et les huttes de la Indiada, voilà toute la ville. Nous nous embarquons à bord du *Coya* (la lune), vapeur d'une soixantaine de mètres, nous sommes bien trente passagers. Nous ne levons l'ancre qu'après minuit afin de traverser, au lever du soleil, les canaux qui forment la partie sud du lac, au milieu d'une cinquantaine de petites îles. De nuit, la manœuvre serait dangereuse. Une partie de l'année, ces îles sont presque désertes, elles ne sont habitées que fin octobre et novembre au temps de la plantation des pommes de terre, et fin février et mars pour la récolte.

* * *

C'est parmi ces îles que se trouvait l'antique sanctuaire de Inti-caca, la pierre du soleil ; c'est là qu'apparut le soleil rédempteur des Indiens après le double déluge de Khunu qui avait enseveli tous les hommes sous les eaux.

Du soleil (Inti) et de *Coya* (la lune) sa femme naquirent Mauro Kajak et Mama Oglo, sa sœur et sa femme, premiers Incas et fondateurs de Cuzco. La lune eut son temple à l'ouest du lac : aujourd'hui la divinité païenne est remplacée par Celle que l'Eglise salue plus belle que la lune ! Les Indiens l'appellent Mama de Copacabana ; c'est un lieu fameux de pèlerinage où tous les ans accourent des foules considérables de fidèles de Bolivie, du Pérou et même du Chili. Au sujet de la statue de la Vierge vénérée, un Monsieur de La Paz m'a raconté que cette image faite par un Indien ne fut pas acceptée à cause de la sculpture mal travaillée, mais qu'apportée à Copacabana, elle devint toute belle et parfaite, de là le miracle et la raison de la dévotion des indigènes pour cette Madone.

Le lac de Titicaca est situé à 3,900 mètres au-dessus du

niv
lieu
La
jetè

La
puis
alors
grêle
du r
Ve
à-dir
et se
moye

No
long
ruines
sculpt
civilis
celle
prouv
surtou
antiqu
tragéd
ture
monur
Cho
conqué
mélang
sur les

niveau de la mer, c'est le plus élevé du monde ; il a 50 lieues de long sur 25 à 30 de large au point le plus étendu. La légende raconte que c'est dans ce lac que les Incas jetèrent la chaîne d'or, emblème de leur loyauté.

* * *

La *puna* revient avec plus de force : à un moment je ne puis plus respirer, et je crains d'étouffer ; nous ouvrons alors le hublot de la cabine au milieu d'une tempête de grêle et de pluie : je me sentis un peu soulagé par la brise du matin, et aussi par un long saignement de nez.

Vers 9 heures nous entrons dans la pampa du lac, c'est-à-dire dans la partie libre de toute île. Le lac est tranquille, et ses eaux sont d'un bleu admirable ; sa profondeur moyenne en cet endroit est de 2 à 300 pieds.

* * *

Nous voyons les villages Quilchuas qui s'échelonnent le long de la rive gauche. C'est là que se trouve les fameuses ruines de Tiahuanaco, monolithes énormes couverts de sculptures élégantes, fines, expressives, qui marquent que la civilisation des Incas avait atteint, peut-être même dépassé celle des Aztèques. Des monuments épars dans tout le Pérou prouvent aussi leurs progrès dans l'astronomie. Cuzco surtout a le monopole et l'apanage de ces restes de belles antiquités. De temps en temps on y représente encore une tragédie en langue Quilchua, pleine de charmes : la littérature de ce peuple a laissé, comme son architecture, des monuments d'un souvenir impérissable.

Chose curieuse : à travers les mille péripéties de la conquête espagnole les Indiens conservent encore le mélancolique souvenir de leurs grandeurs passées, et il y a, sur les bords du lac, un village quilchua où *toutes* les femmes

portent le deuil et toute leur vie, en l'honneur du dernier Inca Atahualpa égorgé par Pizarro, le conquérant du Pérou.

* * *

A 3 heures du soir nous arrivons à Puno. En débarquant nous passons à la douane. C'est dimanche : les rues sont silonnées par des Indiens dont la chevelure est divisée en cinquante ou soixante tresses gracieuses. Leur visage est plus foncé comme couleur, mais plus doux, plus souriant que celui des Indiens boliviens. Hélas ! nous nous rendons compte qu'au Pérou, comme au Chili et en Bolivie, l'Indien est le vice de l'Indien.

Nous recevons l'hospitalité chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul qui desservent l'hôpital, et nous passons une très agréable soirée avec Monseigneur Puyrredon, évêque de Puno, qui arrive de Rome où il avait assisté au Concile de l'Amérique latine.

De Puno à Arequipa et à Lima.

Lundi 14. — Puno est une petite ville sans aucune importance ; à part la cathédrale, il n'y a rien d'intéressant à visiter. Aussi, dès le lendemain matin, nous prenons le train pour descendre à Arequipa ; nous avons dit adieu aux diligences, ce n'est pas trop tôt. C'est encore à une Compagnie anglaise que le chemin de fer appartient ; il est un des mieux construits et des plus hardis que j'ai rencontrés dans mes nombreux voyages dans les deux Amériques. Les wagons sont commodes et confortables. La ligne part de Puno à une altitude de 4,000 mètres, et s'élève de station en station jusqu'à 4,900 mètres, plus haut que le Mont-Blanc qui a 4,800 mètres. La *puna* y est supportable et tempérée par la vitesse du train qui agite le peu d'air rencontré

dans ces régions. A une heure et demie à peu près de Puno commence une région de petits lacs, pièces d'azur, jetées de chaque côté de la ligne dans la dépression des montagnes ; c'est un coup d'œil féérique.

Sauf ce panorama ravissant, on ne voit guère que la pampa, steppe stérile où les vigognes et les biscachas (lièvres) rongent le maigre pâturage qui croît à travers le sable et les pierres.

Par une série de courbes extrêmement hardies, le chemin de fer descend de 2,000 mètres, entre Cerro Alto et Arequipa. A Yura, dernière station, la vue se repose agréablement sur de prairies et des champs de verdure qui entourent la ville, grâce à un cours d'eau qui coule à l'extrémité ouest. Vers les 6 heures, nous entrons en gare où nous attendent deux jeunes Pères lazaristes.

* * *

Arequipa est une ville de 20,000 habitants ; ses rues sont propres, bien alignées, et ses blanches maisons lui donnent un petit air coquet. C'est la ville catholique et lévitique du Pérou ; elle fournit beaucoup de prêtres, de religieux et aussi de religieuses. Il y a plusieurs couvents, celui des Franciscains, des Récollets, des Dominicains, des Jésuites, des Salésiens et des Lazaristes qui dirigent les Séminaires. Il y a aussi beaucoup de communautés de religieuses cloîtrées et de vie active : les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont les œuvres de charité, et celles des Sacrés-Cœurs une maison d'éducation.

Arequipa est la résidence d'un évêque, Mgr Ballon, fils du pays. Sa cathédrale toute en pierres est également l'œuvre d'un enfant de la ville. Il y a donc des éléments précieux et des ressources abondantes. Je suis sûr que l'œuvre de la Propagation de la Foi, dès qu'elle sera bien comprise, y sera florissante un jour.

Ce n'est pas sans regret que nous quittons cette ville

sympathique à tout point de vue et dont nous gardons le meilleur souvenir.

Nous avons à nous rendre à Mollendo, port sur l'océan Pacifique où nous nous embarquerons pour Lima. D'Arequipa à ce point, il n'y a que 6 heures de chemin de fer par une voie admirablement bien construite, aux courbes plus savantes encore dans leur hardiesse que celles du chemin de fer de Puno, qui nous avaient déjà bien étonnés. Bien qu'il ne pleuve jamais dans ces régions, l'humidité de la mer et les rosées abondantes qu'elle produit couvrent au printemps les diverses collines qui s'étendent jusqu'à la côte, d'une abondante verdure et de luxuriantes prairies, au milieu desquelles se détachent de touffus bouquets d'énormes boutons d'or d'un parfum odoriférant.

* * *

Nous arrivons de bonne heure à Mollendo. La barre est favorable, la mer est calme ; nous nous embarquons immédiatement à bord du vapeur "*Impérial*", qui est en rade, et qui partira dans la nuit. Mollendo, quoique port insignifiant par lui-même, a un certain mouvement commercial ; il dessert Arequipa, Puno et tout le Nord de la Bolivie.

Nous avons trois jours de traversée d'ici à Lima, à cause des escales obligatoires. Le dimanche 18, nous touchons à Pisco, petite ville célèbre par son eau-de-vie.

Les Franciscaïns du grand couvent d'Ica y ont un pied-à-terre ; c'est là que nous allons célébrer le Saint Sacrifice de la messe. Nous trouvons la petite ville tout émotionnée. On nous apprend que, trois jours avant, un certain Oné, chef de bandes insurgées contre le gouvernement, avait investi la ville avec 250 de ses hommes, et avait volé la caisse de la douane. Dans l'escarmouche avec la police, 7 hommes étaient restés sur le champ de bataille.

L'église paroissiale est vaste et possède de beaux autels de style renaissance espagnole.

Le lendemain, nous étions au Callao, port de Lima, où se terminait notre excursion. Nous débarquâmes à 8 h. $\frac{1}{2}$ et, après une demi-heure de chemin de fer, nous allions frapper à la porte du collège des Pères des Sacrés-Cœurs, dit de Piepus, où nous fûmes accueillis à bras ouverts par leur aimable supérieur, un ami de mon premier voyage au Chili en 1836. C'est là que nous avons reçu une cordiale hospitalité pendant notre séjour à la capitale du Pérou.

* * *

Il n'est pas dans mon plan de vous parler aujourd'hui de Lima, de ses monuments antiques, de ses établissements modernes, des souvenirs de sainte Rose, de saint François Solano, du bienheureux Martin de Porres, de saint Torribe son illustre Evêque, je me réserve pour une autre occasion la satisfaction de vous entretenir de toutes ces merveilles.

* * *

Le but principal de notre voyage à Lima terminé, nous prenons congé de nos amis. Pères pieputiens et lazaristes, et nous disons adieu à la belle capitale du Pérou, la patrie de tant de saints et de tant d'hommes célèbres. Nous nous embarquons à bord du magnifique vapeur anglais *Peru*, pour revenir au Chili, en nous arrêtant à Iquipé, dernière ville du Pacifique où, en quelques jours, nous installons d'une manière satisfaisante notre chère Œuvre de la Propagation de la Foi, grâce à l'appui bienveillant de Mgr Cartes, vicaire apostolique, et au concours empressé de son intelligent et actif secrétaire, M. l'abbé Monteiro.

* * *

Ce modeste récit que je vous envoie, n'est pas d'un écrivain ni d'un littérateur, mais seulement d'un homme qui a observé. Peut-être qu'à ce point de vue ses observations pourront être utiles et instructives à quelques-uns des nombreux lecteurs des *Missions Catholiquess*.

Massacres en Coree

L'île de Quelpaërt, où se sont déroulés les graves événements relatés dans la lettre suivante, se trouve à 85 kilomètres au sud de la pointe la plus méridionale de la péninsule coréenne. C'est une terre haute, montueuse, très boisée et très faiblement peuplée (environ 10,000 habitants). On estime sa superficie à 1900 kilomètres carrés.

LETTRE DE MGR MUTEL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE

Deux ans d'évangélisation dans l'île de Quelpaërt nous avaient donné des résultats inespérés. Il y a un mois, nous comptions 242 chrétiens baptisés et de 700 à 800 catéchumènes.

Après la retraite, j'avais cru devoir donner au P. Lacroix un nouveau compagnon, et le P. Mcasset lui avait été adjoint. Ils partirent donc les premiers pendant que le prêtre indigène faisait ici sa retraite.

Le 10 mai, en débarquant à la ville de Tjyei-Tjyou, ils trouvèrent l'île toute entière soulevée principalement contre un collecteur d'impôts et subsidiairement contre les chrétiens.

* * *

Les deux missionnaires crurent pouvoir tenir tête au mouvement, et débarquèrent. Par le retour du bateau, ils firent télégraphier de Fusan et de Mokhpo :

Quelpaërt en révolution, chrétiens battus, emprisonnés ; villages saccagés ; on veut détruire les résidences des Pères ; missionnaires en danger ; il y aura des massacres ; vite, vite, au secours.

Immédiatement, je portai ces nouvelles au ministre de France, qui les communiqua au gouvernement, en lui demandant de réprimer les troubles et de protéger les missionnaires.

Dès le lendemain, 13 mai, le ministre des affaires étrangères répondit à M. de Plancy que le gouvernement avait déjà télégraphié au sous-préfet de Mokhpo l'ordre d'envoyer à Quelpaërt des agents de police pour ramener le calme et protéger les Pères.

Cet ordre ne devait malheureusement pas être exécuté et aucun agent ne partit. Un bateau avait été annoncé pour Quelpaërt : le P. Maraval était à bord et avait mission, si le danger était trop pressant, d'embarquer les Pères, ou de prendre des nouvelles et de nous arriver sans retard. Or, ce bateau ne toucha pas à Quelpaërt. Entre temps, par des barques venues de Tjyei-Tjyou, ou même envoyées de Mokhpo par le P. Deshayes, les bruits les plus inquiétants nous parvenaient.

* * *

Sans attendre cette extrémité, M. de Plancy avait avisé par télégramme l'amiral Pottier, du danger couru par les missionnaires. De Ta-Kou l'amiral dépêcha immédiatement deux canonnières : la *Surprise*, qui alla directement de Tché-Fou à Quelpaërt, et l'*Alouette*, qui vint à Chemulpo prendre les ordres du ministre de France. Le P. Poinsel fut embarqué en qualité d'interprète et d'intermédiaire.

Le gouvernement demanda aussi de profiter de cette occasion pour envoyer à Quelpaërt un nouveau gouverneur.

La *Surprise* arriva la première en vue de Tjyei-Tjyou le 30 mai. Mais, outre qu'elle avait l'ordre d'attendre le second bateau pour agir de concert, le commandant, sans interprète, ne vit aucun moyen d'agir à coup sûr, et il se contenta de louvoyer sur la côte. Le 31, l'*Alouette* arrivait ; aussitôt une salve de coups de canon annonça le dessein de descendre à terre, et une embarcation fut dirigée sur la côte. Une demi-heure après, elle ramenait les PP. Lacrouts et Mousset qui avaient escaladé les remparts pour venir au devant de leurs libérateurs.

Ils étaient donc sauvés, et sauvés par la France !

* * *

Mais quelles terribles choses ils eurent à raconter ! Après avoir essayé de disperser les rebelles par une sortie à la tête de leurs chrétiens, ils avaient dû se réfugier dans la ville et en faire fermer les portes. Les mandarins avaient voulu fuir ; ils les retinrent. Organisant la résistance, ils étaient parvenus à garder la ville pendant quinze jours. Mais les vivres manquaient ; puis, parmi les assiégés, beaucoup étaient complices des rebelles ; à la fin, ils les introduisirent dans la ville et les Pères durent se réfugier au mandarinat.

Le 28 et le 29 mai, le massacre fut épouvantable ; vieillards, femmes, enfants, rien ne fut épargné. Dans la seule ville, on comptait cent cinquante victimes et, dans toute l'île, de cinq à six cents ont été massacrés.

Dans le mandarinat même, les missionnaires étaient si peu en sûreté que leur domestique, jeune homme de dix-sept ans, caché avec eux, fut livré aux rebelles qui lui crevèrent les yeux, et, après un long martyre, finirent par l'assommer.

Un nouveau gouverneur fut débarqué. Les commandants

des
Au
cad
bât

Il
blan
com
l'Al
de d
victi
conv
neur
danta
La
arrac
pierr
d'usa
Les
juin
affrê
Sands
Les
et au
mand
aux c
jusque
Il ét
la mer
sur cet
La S
nous at
alla à

des canonnières descendirent aussi à terre avec un escorte. Au beau milieu de la ville, ils purent encore compter 68 cadavres gisant sur la place au milieu des pierres et des bâtons qui avaient servi à les assommer.

* * *

Il fallait remonter le moral du gouverneur tout tremblant et le décider à lancer une proclamation sévère. Les commandants Mornet, de la *Surprise*, et de Balloy, de l'*Alouette*, s'y employèrent avec autant de discrétion que de dévouement. Ils exigèrent de lui que les cadavres des victimes qui encombraient la place, reçussent une sépulture convenable dans un terrain concédé *ad hoc* par le gouverneur, et qu'une cérémonie religieuse à laquelle les commandants se proposaient d'assister, eût lieu à cette occasion.

La résidence des Pères fut visitée : les portes en étaient arrachées, les planchers défoncés, le mobilier détruit ; les pierres d'autel, calices, etc., cassés, tordus et mis hors d'usage.

Les négociations étaient à peu près achevées quand, le 2 juin au matin, arriva devant Tjyei-Tjyou un bateau affrété par le gouverneur coréen avec 100 soldats et M. Sands, conseiller du gouvernement.

Les embarcations des bateaux français les mirent à terre, et aussitôt débarqués ces soldats prirent la garde du mandarinat et de la ville que le gouverneur avait demandé aux commandants des canonnières françaises d'assurer jusque-là.

Il était temps. Le vent se prit à souffler avec violence et la mer démontée ne permettait plus aux bateaux de rester sur cette plage insubritée.

La *Surprise* vint à Chemulpo apporter les nouvelles que nous attendions la mort dans l'âme. Quant à l'*Alouette*, elle alla à Mok-hpo, d'où elle retourna trois jours après, à

Quelpaërt. Le P. Mousset y fut embarqué pour venir prendre à Mok-hpo les objets indispensables à la célébration de la messe.

* *

En apprenant la gravité de cette rébellion, l'Empereur donna ordre d'envoyer encore des soldats. Ils sont partis le 9. Le 10, une dépêche de Mok-hpo nous apprenait que le P. Mousset y était revenu une seconde fois à bord de l'*Alouette* avec 40 chrétiens que le commandant avait gracieusement consenti à embarquer.

La situation reste périlleuse, les rebelles entourent encore la ville, et les soldats ne font rien pour les disperser, parce que l'ordre leur a été donné d'agir *pacifiquement*, et les rebelles, qui le savent, continuent leurs menées. Deux cents soldats viennent encore d'être envoyés, cette fois avec l'ordre d'agir sévèrement, en évitant seulement d'envelopper les innocents dans le châtement des coupables.

Ce qui me rassure plus que tout ce déploiement de forces, c'est la présence de M. Sands près des missionnaires. C'est à lui que les quelques chrétiens qui survivent doivent d'avoir été protégés. Cela n'empêche pas que nous ne restions dans des angoisses mortelles.

* *

Je ne parle pas des dépenses et charges nouvelles que nous cause cette persécution. Pendant longtemps les réfugiés vont être à notre charge, et où trouver de quoi remplacer ce que nous avons établi en nous saignant à blanc pendant deux ans ?

Je compte profiter de la première occasion qui se présentera dans la quinzaine pour aller à Quelpaërt consoler mes missionnaires, et voir par moi-même et sur place la triste réalité.

Je recommande à vos bonnes prières cette jeune Eglise qui paraît noyée dans son sang.